



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

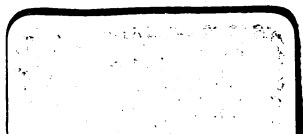
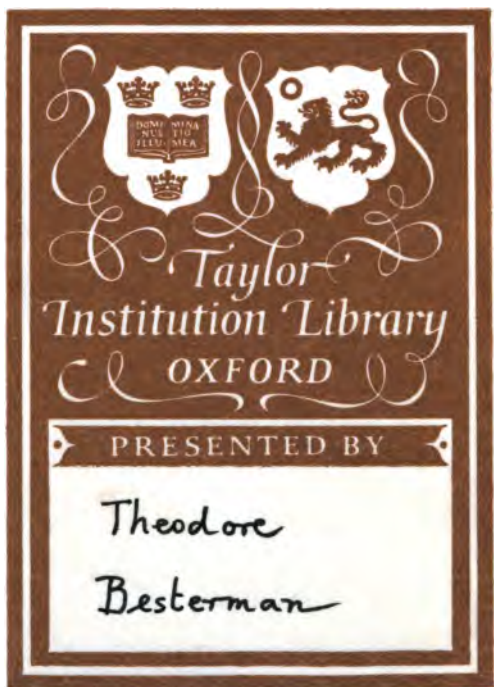
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

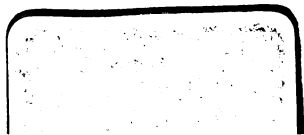
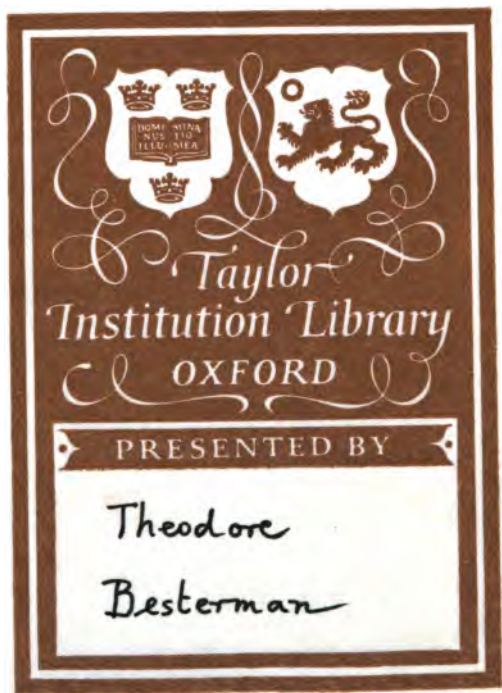


Vet. Fr. II A. 1259



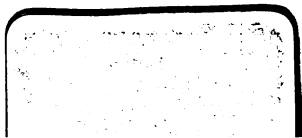
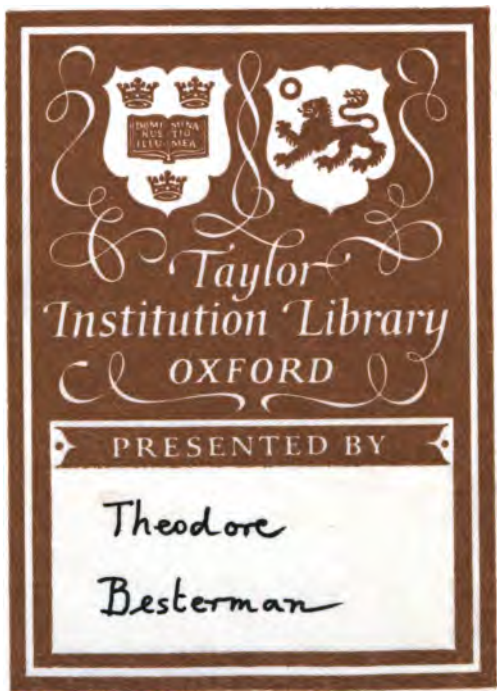


Vet. Fr. II A. 1259





Vet. Fr. II A. 1259









# L'AMOUR USÉ, COMÉDIE.

EN CINQ ACTES,  
EN PROSE.

PAR Mr. DES TOUCHES.



Van. T. 1. 1. 1.

*Vienne en Autriche,*

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN,  
Imprimeur de la Cour de Sa Majesté Imperiale,  
& Royale.

---

MDCC LIV.



# ACTEURS.

LISIDOR, vieux Militaire.

ISABELLE, vieille fille.

DAMON, ancien ami de Lisidor, &  
parent d'Isabelle.

ANGELIQUE, jeune Orpheline.

LE CHEVALIER, Amant d'Angé-  
lique.

FRONTIN, Valet - de - chambre de  
Lisidor.

LISETTE, Femme - de - chambre  
d'Isabelle.

LA JONQUILLE.

M. SUBTIL,

M. GRIFFART,

M. PATACLIN,

M. JOUFFLU,

} Notaires.

*La Scène est à Paris, dans la Maison de  
Lisidor.*



# L'AMOUR USÉ, COMÉDIE.



ACTE PREMIER.  
SCÈNE PREMIÈRE.  
*ISABELLE, LISETTE.*

LISETTE.

**V**ous voilà bien rêveuse, Mademoiselle!  
ISABELLE.

Ah!

LISETTE.

Vous soupirez ?

ISABELLE.

J'en ai bien sujet.



L I S E T T E.

Ne seroit - ce point une indiscretion, que de vous demander ce qui vous afflige ?

I S A B E L L E.

Un mal sans remède.

L I S E T T E.

Sans remède ! Il faut que ce soit un mal bien étrange. Vous me le cachez à moi que vous honnorez depuis si long-temps de votre confiance ?

I S A B E L L E.

Mon mal n'est point caché, Lisette ; il n'est que trop visible.

L I S E T T E.

Il ne l'est point pour moi. Confiez - le - moi donc, je vous en conjure ; peut - être y pourrai - je remédier.

I S A B E L L E.

Cela n'est pas possible, ni à toi, ma chere Lisette, ni à qui que ce puisse être.

L I S E T T E.

Vous m'effrayez ! Mais enfin dites - moi ce que c'est.

I S A B E L L E.

C'est que je m'apperçois . . . que je ne suis plus jeune : Et, ce qui m'afflige le plus, Lisette, c'est que je n'ai jamais tant souhaité de l'être.

LI-

## LISETTE.

J'avoue que je ne connois aucun remède au mal dont vous vous plaignez. Vous savez qu'il y a des secrets pour le pallier ; mais il n'y en a point pour le guérir.

## ISABELLE.

Voilà mon désespoir. Hélas ! que ne donnerois-je point pour n'avoir que vingt ans ?

## LISETTE.

Si cet âge-là se pouvoit racheter, ce seroit une marchandise bien chère. Mais, après tout, Mademoiselle, n'êtes-vous pas encore assez jeune pour le bon-homme Lisidor que vous aimez depuis tant d'années ? Que ne l'épousiez vous il y a vingt-cinq ans ? Vous seriez peut-être veuve de lui présentement.

## ISABELLE.

Plût au Ciel ! Un enchaînement d'obstacles & de traverses nous a empêché de nous marier quand nous nous aimions. Il avoit un Tuteur avare & chicaneur, qui n'a jamais voulu lui rendre compte de son bien ; & qui, pour s'en dispenser plus aisément, vouloit lui faire épouser sa fille. De mon côté, j'avois une tante éternelle, dont j'attendois toute ma fortune ; mais elle exigeoit que je demeurasse auprès d'elle, & que je ne me mariasse point

de son vivant : il n'y a que cinq ans qu'elle est morte, & que je me trouve en liberté de prendre un Epoux. Quand je me suis vûe libre & maîtresse d'un gros bien, mon vieux Amant étoit à la guerre; d'ailleurs, ses procès ne viennent que de finir. Je les ai tous gagnés pendant son absence; &, grâces à mes soins, il est aussi riche que moi. Cette maison-ci lui appartient; il m'a priée d'en prendre possession & d'y demeurer: j'y vivois tranquille & contente; mais il arrive enfin, il arrive, & se propose d'y loger avec moi.

LISETTE.

Après vous avoir épousée?

ISABELLE.

C'est ce qui me désole.

LISETTE.

Vous ne l'aimez donc plus?

ISABELLE.

Je te l'avoue. Mais ne me décèle pas, Lisette; car j'ai de fortes raisons pour lui cacher mon changement.

LISETTE.

Comptez sur ma discrétion. Mais, si votre passion est usée, pourquoi souhaiter si vivement d'être plus jeune que vous êtes?

ISA-



ISABELLE.

Pourquoi ? Je n'oserai jamais te le déclarer ; je me le cacherois à moi-même , si cela m'étoit possible.

LISETTE.

Ah ! si j'osois gager contre ma Maîtresse, je gagerois que je devine.

ISABELLE.

Que devines-tu, mon enfant ?

LISETTE.

Qu'une nouvelle inclination. . . .

ISABELLE.

Taisez-vous, Lisette.

LISETTE.

Je me tairai si vous voulez. Mais en sera-t-il moins vrai que quelque jeune-homme aimable a surpris votre cœur ?

ISABELLE.

Otez-vous de mes yeux.

LISETTE.

Mademoiselle. . . .

ISABELLE.

Sortez, vous dis-je. Je n'aime point qu'on se pique de me deviner. Ne vous montrez plus que quand je vous rappellerai.

LISETTE *feignant de sortir.*

J'obéis.

ISABELLE *d'un ton languissant.*  
Lifette !

LISETTE *du même ton.*  
Mademoiselle !

ISABELLE.

Revenez.

LISETTE.

Je crains de vous fâcher encore ; j'en ferois au désespoir ; & il vaut mieux que je me retire.

ISABELLE.

Revenez, encore une fois ; je vous pardonne votre indiscretion.

LISETTE.

Avez-vous quelque ordre à me donner ?

ISABELLE *l'embrassant.*

Ah, ma pauvre Lifette !

LISETTE.

Tenez, Mademoiselle, laissez-moi sortir ; car je devinerois encore quelque chose.

ISABELLE.

Eh bien, devine tout ce que tu voudras.

LISETTE.

Ah ! me voilà bien soulagée. Permettez que je vous fasse deux ou trois petites questions.

ISABELLE.

Hélas! très-volontiers.

LISETTE.

Vous allez, au moins deux ou trois fois chaque jour, chez votre cousine Célimène, qui vous étoit fort indifférente il n'y a pas trois mois. Pourquoi ces fréquentes visites? Qu'avez-vous vû chez elle qui vous y attire si souvent?

ISABELLE.

Ah! J'y ai vû . . . . Te le dirai-je?

LISETTE.

Je crois que vous ferez bien.

ISABELLE.

J'y ai vû. . . .

LISETTE.

Achevez donc, s'il vous plaît.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Oh! Je m'en vais achever, moi. Vous y avez vû ce jeune Chevalier dont elle vous avoit tant vanté la figure, l'esprit & les graces. Vous l'aurez regardé; il vous aura dit quelques douceurs; vous les aurez écoutées . . . . par complaisance.

ISABELLE.

Oh, oui, par pure complaisance.

LISETTE.

La complaisance aura fait naître le goût; le goût sera devenu par degrés une passion si douce & si vive, qu'il vous est impossible de vous en défendre. N'est-ce pas là l'histoire?

ISABELLE.

Je suis bien honteuse de te l'avouer, car elle te prouve que je suis inconstante.

LISETTE.

Voyez le grand malheur! Y a-t-il rien de plus naturel à notre Sexe, que de changer d'inclination? Est-ce notre faute, si nos cœurs sont volages, & si nos passions sont si-tôt usées? La vôtre n'a que trop duré; & je vous regardois comme un prodige. D'ailleurs, quel est l'Amant de soixante ans qui pourroit tenir dans un cœur de femme, contre un Amant qui n'en a que vingt-deux? Cela seroit contre toutes les règles.

ISABELLE.

Paix. Quelqu'un entre ici.

SCE-

## SCENE II.

LA JONQUILLE, ISABELLE,  
LISETTE.

**Q** ISABELLE à *La Jonquille*.  
Que veux-tu ?

LA JONQUILLE.

C'est Monsieur Damon, Mademoiselle, qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Di-lui que je n'y suis pas.

LA JONQUILLE.

Dame! Je lui ai dit que vous y étiez.

ISABELLE.

Eh bien, va-t-en lui dire que je n'y suis plus . . . . . Attends : Di-lui que je suis malade, & que je ne vois personne . . . . . Comment, tu ne sortiras pas ?

LA JONQUILLE.

Mademoiselle, c'est que ce Monsieur . . .

ISABELLE.

Hé bien, ce Monsieur ?

LA JONQUILLE.

M'a demandé d'abord comment vous vous portiez ; & je lui ai répondu, tout bonnement, que vous étiez en parfaite santé.

ISA-

ISABELLE.

Vous êtes un sot, mon ami.

LISETTE.

Oui, un sot; entendez-vous, Monsieur de la Jonquille? Apprenez de moi qu'on ne peut jamais savoir comment une Maîtresse se porte, avant que de lui avoir demandé comment elle veut se porter.

LA JONQUILLE.

Hé bien, je m'en vais dire à Monsieur Damon que Mademoiselle veut être malade aujourd'hui.

ISABELLE.

Autre sottise! Di-lui que je suis occupée d'une affaire pressante, & que je le prie de remettre sa visite à un autre jour.

*(La Jonquille va & revient.)*

Encore?

LA JONQUILLE.

Il faut bien que je vous informe que M. Damon m'a demandé si votre Prétendu est arrivé.

ISABELLE.

Que veux-tu dire avec ton Prétendu?

LA JONQUILLE.

Hé! Mais, ce Monsieur qui vient pour vous épouser, qui s'appelle, je crois, Li,  
Li,

Li, Li, Lifidor. Que vous plaît-il que je réponde à M. Damon?

ISABELLE.

De quoi se mêle-t-il?

LA JONQUILLE.

C'est ce que je m'en vais lui demander.

ISABELLE.

Eh bien, a-t-on jamais vû un pareil imbécile?

LA JONQUILLE.

Oh Dame! Je ne fai plus que dire ni que faire.

L I S E T T E.

Te voilà bien embarrassé! Ne conçois-tu pas que Mademoiselle ne veut pas voir M. Damon, & qu'il faut que tu trouves le moyen de le renvoyer poliment.

LA JONQUILLE.

Oh! S'il ne tient qu'à cela, je m'en vais lui signifier qu'il n'a qu'à s'en retourner; & s'il veut savoir pourquoi, je lui répondrai que ce n'est pas son affaire.

ISABELLE.

Ce petit coquin-là me feroit perdre patience. Allez, Lifette, allez lui parler vous-même; & faites enforte qu'il me laisse en repos. Vous avez de l'esprit; ajustez cela; & revenez au plus vite.

SCE-

## S C E N E III.

ISABELLE *seule.*

**D**Amon veut me parler ! Quoi ? Cet homme-là m'obsédera toujours ? Je ne pourrai jamais m'en défaire ! Que me veut-il ? Ne soupçonneroit-il point ma nouvelle passion ? M'auroit-il épiée jusques chez ma cousine ? J'en meurs de peur. Il est d'une sagacité que je redoute ; & un Amant maltraité a des yeux d'Argus. Mais je me fais des frayeurs paniques, ma cousine est sûre & discrète ; & je me suis conduite avec tant de précaution, qu'il est impossible qu'on me soupçonne.

## S C E N E IV.

ISABELLE, LISETTE.

**E** ISABELLE.  
 EH bien, Lisette ?

LISSETTE.

Je viens de congédier M. Damon le plus honnêtement du monde ; mais, malgré tous mes mensonges polis, il m'a paru très-piqué du compliment ; & il m'a dit, en remontant en carosse, qu'il repasseroit ici bien-tôt, pour savoir si M. Lisidor seroit arrivé.

ISA-



ISABELLE.

Que lui importe qu'il arrive ou non? Damon fait son plaisir de me tourmenter, & d'être le fléau de ma vie.

LISETTE.

Mais aussi vous le haïssez bien.

ISABELLE.

Je le hais . . . tout ce qu'on peut haïr.

LISETTE.

Le pauvre homme! Moi, je ne puis m'empêcher de le plaindre; car, au fond, je croi qu'il vous aime toujours.

ISABELLE.

Point du tout. Il y a dix ans qu'il est persuadé que je ne l'aimerai de ma vie, & qu'il a pris son parti sur cela; mais c'est l'homme le plus vindicatif qui soit jamais né. Pour me punir de ce que je n'ai jamais pû le souffrir, il s'applique à me véxer, à m'assommer de ses visites, à épier mes démarches, à contrôler mes actions, & à me rendre malheureuse.

LISETTE.

Que ne le chassez-vous une bonne fois?

ISABELLE.

Je le chasse tous les jours, & il revient le moment d'après; quelquefois je n'en suis pas fâchée. Quand je suis de mauvaise humeur,  
je

je me fais un plaisir de la passer sur lui. Une femme est toujours bien-aîsée d'avoir à sa suite un Amant qu'elle maltraite, & à qui elle fait essuyer tous ses caprices. D'ailleurs, il faut te l'avouer, comme il est homme de Robe, & homme fort accrédité, il m'a rendu mille services pendant le cours de mes Procès, & de ceux que j'ai soutenus pour Lisidor, dont il est ami très-intime malgré leur rivalité. En un mot, Damon est pour moi de temps en temps, ce qu'on appelle un mal nécessaire.

L I S E T T E.

En vérité, je ne comprends pas comment vous l'avez pris en aversion; car tout le monde convient qu'il a bien de l'esprit, & que c'est l'homme de France le plus généreux.

I S A B E L L E.

Tout cela est vrai. La raison m'a souvent parlé pour lui: Mais est-ce la raison qui nous fait aimer?

L I S E T T E.

C'est bien plus souvent la folie.

I S A B E L L E.

Hélas! Cela n'est que trop vrai. Par exemple, ne suis-je pas folle de vouloir rompre des engagemens raisonnables, pour épouser un jeune étourdi?

LISETTE.

Quoi, Mademoiselle, vous voulez épouser le Chevalier ?

ISABELLE.

Oui, mon enfant; il faut que je l'épouse, ou que je meure.

LISETTE.

Après tout, il vaut mieux faire une folie que de mourir. Mais, que dira Lifidor ?

ISABELLE.

Je vais te parler à cœur ouvert; car, toute réflexion faite, je ne puis me passer de ton secours. Mon dessein est d'amuser Lifidor, & d'épouser secrètement le Chevalier.

LISETTE.

Croyez-vous que le Chevalier se prête à ce dessein ?

ISABELLE.

J'ai lieu de m'en flatter. C'est un jeune homme de condition, tous des plus aimables, à la vérité; mais Cadet d'une nombreuse famille, qui, par un revers de fortune, est obligée depuis quelque temps de vivre en Province. Tu vois aisément par-là, Lisette, que le Chevalier doit se tenir très-heureux, que je lui sacrifie ma personne & mes biens.

L I S E T T E.

Affûrément, ce seroit un petit impertinent, s'il ne vous aimoit pas de tout son cœur.

I S A B E L L E.

Aussi puis-je me vanter qu'il m'adore. Oh çà, fais-tu ce qu'il faut faire ?

L I S E T T E.

Tout ce que vous voudrez ; vous n'avez qu'à dire.

I S A B E L L E.

Compte sur ma reconnoissance.

L I S E T T E *lui faisant la révérence.*

Oh ! J'y compte aussi, Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Lisidor doit arriver aujourd'hui ; peut-être dans le moment : c'est ce qui redouble mon embarras. Il faut que tu m'aides à lui persuader que je l'aime toujours, & à lui cacher que j'en aime un autre.

L I S E T T E.

Ne vous mettez pas en peine. J'aime ces petites manœuvres à la folie ; & j'y réussis merveilleusement.

I S A B E L L E.

Mais ce n'est pas tout : Il va me presser de l'épouser ; il s'agit d'é luder la proposition, & de le dépayser le mieux que nous pourrons,

rons, jusqu'à ce que j'aye épousé le Chevalier.

L I S E T T E.

Mais déprêchez-vous donc.

I S A B E L L E.

Mes mesures sont fort avancées. Je m'en vais de ce pas chez mon Notaire, qui m'a promis un secret inviolable. Dès demain, dès ce soir même, je me marie, si, comme je n'en doute point, le Chevalier a le même empressement que moi.

L I S E T T E.

Mais comment demeurerez-vous ensemble? Car vous m'avez dit que M. Lifidor venoit occuper ici un appartement.

I S A B E L L E.

Laisse-moi faire; je le ferai consentir à recevoir céans le Chevalier, sans qu'il en conçoive le moindre soupçon.

L I S E T T E.

L'idée me paroît singulière, & même très-plaisante. Mais allez vite chez votre Notaire. Je vais attendre ici Lifidor; & je le dépayserai si bien, que vous aurez loisir de vous arranger.

I S A B E L L E.

Sur-tout, garde-moi bien le secret.

## L I S E T T E.

Allez, Mademoiselle, vos affaires sont en bonnes mains.

## S C E N E V.

L I S E T T E *seule.*

**L**A vieille folle ! S'entêter d'un jeune godalureau, & vouloir tromper un ancien Amant ! Un honnête homme ! Monsieur Lifidor ! Le meilleur de tous les humains ! Par ma foi, cela n'est pas bien. Mais moi, qui moralise, ne lui ai-je pas promis de la féconder ? Cela est vrai ; & je sens que ma conscience en murmure. Oh ! Ma conscience, ma conscience ! . . . Elle prendra patience, s'il lui plaît ; quand mon intérêt parle, c'est à elle à se taire.

## S C E N E VI.

D A M O N , L I S E T T E.

D A M O N *entrant mystérieusement.*

**L**isette.

L I S E T T E *d'un air surpris.*

Qui est-ce ? Ah ! C'est vous, Monsieur Damon ! Quoi ? Déjà de retour ? Je vous croyois bien loin d'ici.

D A -

DAMON.

J'ai fait semblant de me retirer , & je me suis tenu en embuscade au détour de la rue. Dès que j'ai vû ta Maîtresse sortie ; je suis rentré pour te dire un mot.

LISETTE.

Dépêchez-vous , je vous prie ; car , si ma Maîtresse me surprenoit avec vous , je lui deviendrois très-suspecte ; elle vous craint comme la peste.

DAMON.

Et elle me hait à proportion ; n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

C'est la plus belle haine qu'on ait jamais sentie.

DAMON.

Je m'en apperçois depuis long-temps ; & c'est l'unique récompense que j'aye reçûe de mes assiduités & de mes services.

LISETTE.

Pourquoi vous obstinez-vous donc à la voir ?

DAMON.

Pour la désespérer. Je me venge par-là de ses mépris & de ses injustices.

LISETTE.

Vous y réussissez à merveilles ; car je puis vous aſſûrer , ſans vous flatter , que le plus grand de ſes chagrins , c'eſt de ne pouvoir ſe défaire de vous.

DAMON.

Tant mieux. Je prendrai ſoin, je t'aſſûre, de mettre ſa haine en action.

LISETTE.

Vous aimez donc bien la vengeance ?

DAMON.

C'eſt tout mon amuſement. Mais je le borne à de pures malices ; & je ſerois bien fâché de me ſatisfaire par quelque trait qui pût être vraiment préjudiciable à ta Maîtreſſe : au contraire , je me ſacrifierois encore pour tout ce qui pourroit lui être avantageux.

LISETTE.

C'eſt-à-dire que vous vous bornez à la faire bien peſter ?

DAMON.

Je t'avoue que j'en fais mes délices. Toutes les fois que je la gêne , que je la dérange , que je l'embarrasſe , je ſuis au comble de mes vœux. Souvent elle perd patience ; elle me bruſque , elle me gronde , elle  
me



me chasse ; & tout cela me réjouit infiniment.

LISETTE.

Voilà un plaisir tout nouveau, & votre caractère est original. Pardon, si je vous parle avec tant de liberté.

DAMON.

Oh ! Je suis ravi que tu me connoisses. Il y avoit long-temps que j'avois envie de m'ouvrir à toi, & de gagner ta confiance. Tu pourras aisément contribuer à mes petites vengeances, & m'en fournir quelquefois les occasions ; si tu t'y prêtes de bonne grace, tu verras bien-tôt que, si je suis vindicatif, je suis, tout au moins, aussi généreux.

LISETTE.

On me l'a dit. Et, comme vous m'assûrez d'ailleurs que vous ne voulez vous amuser que par de petites tracasseries, je ne croirai pas faire un grand mal en vous procurant les moyens de vous donner carrière : Je crois même, qu'aulieu de trahir ma Maîtresse, je la servirai très-utilement.

DAMON.

Cela se pourroit. Je l'empêche quelquefois de se donner de grands travers.

LISETTE.

Et c'est un service que vous pourrez encore lui rendre bien plutôt que vous ne pensez.

DAMON.

A quelle occasion ?

LISETTE.

Vous le saurez quand il en fera temps.

DAMON.

Tien, Lisette, voilà dix louis ; ne me déguise rien.

LISETTE.

Gardez votre argent, & donnez-vous patience ; car je vous déclare que je ne veux encore rien vous dire. Il faut que je prenne conseil d'un homme que j'attens aujourd'hui.

DAMON.

Quel homme !

LISETTE.

C'est le valet-de-chambre de votre ancien ami Monsieur Lisidor.

DAMON.

Et ce galant homme est donc votre conseil ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

DAMON *en riant.*

Par conséquent votre Amant ?

L I S E T T E.

Oh ! Vous voulez tout savoir. Mais je vous avertis que je ne dis jamais que ce que je veux.

D A M O N.

Pour une fille, c'est une grande vertu. Vous ne voulez donc point de mes dix louis ?

L I S E T T E.

Je ne dis pas cela : Et je les prendrai . . . . par complaisance, pourvû que vous me laissez maîtresse de mon secret.

D A M O N *lui présentant la bourse.*

Tant que tu voudras ; mais à condition que tu ne le garderas pas toujours.

L I S E T T E.

Nous verrons ce que Frontin décidera.

D A M O N.

Il arrive avec Lisidor, apparemment ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur.

D A M O N.

Eh, dis-moi, mon enfant ; Isabelle est-elle bien ravie de l'arrivée de son vieux Amant ?

L I S E T T E.

Hom ! Hom !

D A M O N.

Quoi ?

LISE TTE.

Hé! Hé.

DAMON.

Pas trop, n'est-ce pas?

LISE TTE.

Oh! Vous êtes trop dangereux, & je me sauve. (*en souriant.*) Jusqu'au revoir, Monsieur.

DAMON.

Sans adieu, Lisette; je me recommande à Monsieur Frontin.

LISE TTE.

Je vous procurerai ses bonnes grâces; & j'ose me vanter que je puis les promettre quand je suis sûre qu'on les payera tout ce qu'elles valent.

DAMON.

Je t'entens. Et moi je ne plains point la dépense, quand il s'agit de me satisfaire.

LISE TTE.

Sur ce pied-là, Monsieur, nos talens sont à votre service.

FIN PREMIER ACTE.

ACTE

## ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LISETTE.

**L'**Agréable nouvelle que je viens d'apprendre! Voilà donc le bon-homme Lisidor arrivé! Il faut que je l'attende ici de pied ferme, pour le sonder, pour le dépayser, & pour le faire donner dans le panneau. Ce sont-là, si je m'en souviens, les trois points de mon instruction. Reste à les exécuter: je me sens de merveilleuses dispositions à y réussir; & j'oserois me répondre du succès, si j'avois concerté mes manœuvres avec mon aimable Frontin. Mon aimable Frontin! Mais je l'aime donc toujours? Oui, ma foi, quand je songe que je suis sur le point de le revoir, je sens que le cœur me bat. Mais que ne paroît-il donc, cet animal-là? Il y a une heure qu'il devoit être ici. Est-ce que sa passion pour moi seroit usée comme celle de ma Maîtresse pour son Maître? Oh! je n'en crois rien. Notre amour n'a que cinq ans; & cinq ans ne m'auront pas effacée . . . . Hum! Ne jurons de rien, cependant. Bien souvent un temps plus court éteint les plus

vives amours. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Mais si Frontin m'est infidèle, je proteste, je jure . . . que je m'en consolerais. Ah, le voici lui-même, si je ne me trompe! Je devrois lui cacher ma joie; mais je n'en ai pas la force.

## S C E N E II.

L I S E T T E , F R O N T I N .

L I S E T T E .

**A**H, Ciel! Est-ce toi, mon pauvre Frontin?

F R O N T I N .

Moi-même, en propre original.

L I S E T T E .

Que j'ai de joie de te revoir!

F R O N T I N .

Que je vais avoir de plaisir à t'embrasser!

L I S E T T E .

Tout doux, Monsieur Frontin. Songez que nous devons nous marier, & qu'il n'est pas sèant que votre future Epouse vous laisse prendre des libertés d'avance.

F R O N T I N .

Tu les rabattras.

LISETTE.

Non, non, je ne veux rien rabattre.

FRONTIN.

Mais songe donc, mon adorable, qu'il y a cinq ans que je ne t'ai vûe.

LISETTE.

Je n'y ai que trop songé.

FRONTIN.

Mais, là, sérieusement, tu m'aimes donc toujours ?

LISETTE.

Comme le premier jour que je t'aimai.

FRONTIN.

Et moi, je t'aime comme le premier jour que je te vis. Ton minois, ta vivacité, ton esprit, me tournerent ta cervelle.

LISETTE.

Et présentement, comme me trouves-tu ?

FRONTIN.

Je te trouve embellie ; c'est tout le changement que je remarque en toi.

LISETTE.

Oh! oh! Tu es devenu bien galant! Tel Maître, tel Valet. On voit bien que tu es au service du plus amoureux, & du plus constant de tous les hommes.

FRON-

FRONTIN.

Pour amoureux , oui. Pour constant,  
néant.

LISETTE.

Comment ? Monsieur Lisidor n'est plus  
amoureux de ma Maîtresse ?

FRONTIN.

Non , ma chere ; mais je lui ai fait serment  
de n'en rien dire ; & tu vois bien que ma  
conscience ne me permet pas de te révéler  
son secret.

LISETTE.

Ta conscience me paroît aussi délicate que  
la mienne. Laissons - les parler , & allons  
notre train. Si ton Maître est inconstant , ma  
Maîtresse est infidele.

FRONTIN.

Tout de bon ?

LISETTE.

Oui. Elle aime un jeune Chevalier.

FRONTIN.

Il est amoureux d'une Orpheline de dix-  
neuf ans.

LISETTE.

Son Chevalier n'a pas un sou.

FRONTIN.

Sa Poulette n'a pas une obole.



L I S E T T E.

Elle veut se marier secrètement avec lui.

F R O N T I N.

Il veut se marier secrètement avec elle.

L I S E T T E.

Et elle m'a fait confidence de son dessein, afin que je l'aide à tromper Lisidor.

F R O N T I N.

Et il m'a confié son projet, afin que je l'aide à tromper Isabelle.

L I S E T T E.

Bon ; inconstance réciproque. Tout est égal des deux côtés ; & je m'en réjouis de tout mon cœur.

F R O N T I N.

Tu as raison. Jamais nous n'aurons une plus belle occasion de faire fortune. Quand nos Maîtres nous confient leurs secrets, ils sont à notre discrétion ; leur bourse nous est ouverte, tant qu'ils ont besoin de nous. Faisons bien valoir ce besoin, & pressurons vivement.

L I S E T T E.

Va, va, je m'en tire comme une autre.

F R O N T I N.

Et c'est mon fort à moi. Je puis dire, sans me vanter, que j'ai toujours eu une vive in-  
cli-

clination pour l'argent ; mais tien, depuis que j'ai dessein de t'épouser, ce n'est plus une inclination, c'est une fureur. J'ai déjà fait ma main fort honnêtement. Il faut augmenter nos fonds. C'est à quoi nous allons travailler tous deux. Mais séparons-nous, mon enfant, de peur qu'on ne soupçonne notre intelligence. Mon Maître va venir dans le moment, s'il peut se résoudre à quitter sa nouvelle Maîtresse ; car il ne la perd guères de vûe.

LISETTE.

Apprens - moi qui elle est, je te prie.

FRONTIN.

C'est une personne de très-bonne famille. A quatre ans elle perdit sa mere. Son pere, vieux Officier, brave homme, mais homme de plaisir, ayant mangé son bien au Service, une Majorité de Place, avec une Pension modique, faisoient toute sa richesse. Il est mort depuis six mois ; & toute sa richesse est morte avec lui.

LISETTE.

Belle succession !

FRONTIN.

La pauvre Angélique sa fille qui vivoit sous la direction d'une vieille tante, s'est  
trou-

trouvée sans autre ressource, que celle de sa jeuneffe.

L I S E T T E.

Ah, le mauvais fond, si la fortune ne le fait pas valoir ?

F R O N T I N.

C'est en Flandres que mon Maître l'a vûe dans ce triste état. Il a commencé par avoir pitié de cette belle affligée. La pitié s'est tournée en amour; & l'amour en proposition de mariage.

L I S E T T E.

Et la Belle a pû l'écouter de la part d'un Amant si suranné ?

F R O N T I N.

Ce n'est pas la Belle qui a écouté, c'est sa tante. Flattées d'un mariage secret qu'on leur propose avec des avantages considérables, elles se sont laissées conduire à Paris, où le bon-homme les tient cachées depuis trois jours, très-impatient de conclure ce mariage, dont le contrat est déjà dressé, & dont il fixera le jour, dès qu'il aura pû rompre ses engagemens avec Isabelle. Mais j'apperçois le bon-homme. Tenons-nous sur nos gardes; car il est fin & soupçon-neux.

C

SCE.

## S C E N E III.

LISIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LISIDOR.

AH, te voilà, Lisette? Bon jour, friponné. Comment te portes-tu? Comment se porte ta Maîtresse? Est-elle ici? Que te disoit Frontin? Que lui répondois-tu? Y a-t-il long-temps que vous êtes ensemble?

LISETTE *fort vite.*

Bon jour, Monsieur. Je me porte bien. Ma Maîtresse est en bonne santé. Elle vient de sortir. Frontin ne m'a rien dit. Je ne lui ai rien répondu. Il n'y a pas une minutte qu'il est avec moi.

LISIDOR.

La réponse est vive & précise. Cette fille a de l'esprit.

FRONTIN.

Et du plus fin: je m'y connois.

LISETTE.

Quand je n'en aurois point du tout, je fers une Maîtresse qui en a tant, qu'il faudroit que je fusse imbécille, si je n'en prenois pas quelque teinture.

LISIDOR.

Isabelle effectivement est la personne du monde la plus spirituelle.

LISETTE.

Et la plus charmante.

LISIDOR.

Oui, oui, je me souviens qu'elle l'étoit autrefois.

LISETTE.

Autrefois ? Elle l'est bien encore.

LISIDOR.

Je le veux croire. Mais si tu l'avois vûe il y a trente ans !

LISETTE.

Mon Dieu, ne dattez pas de si loin. Un Amant bien tendre doit ignorer l'âge de sa Maîtresse.

LISIDOR.

Oui, quand rien ne l'en fait souvenir.

LISETTE.

C'est le cas où vous êtes. Il y a des beautés éternelles.

LISIDOR.

Elles sont bien, rares.

LISETTE.

Vous en retrouverez une ici. Elle n'a pres-

que rien perdu de ses charmes; ni vous non plus, en vérité.

LISIDOR.

Crois-tu cela, friponne?

LISETTE.

Oui, je le crois; & ma Maîtresse va vous le confirmer.

LISIDOR.

J'ai bien peur du contraire. Les années, les fatigues de la guerre ont bien altéré mes traits.

LISETTE.

Vos traits ne vous donnent que trente ans tout au plus.

LISIDOR.

Ils cachent donc la moitié de mon âge.

LISETTE.

Vous avez beau vous dénigrer, vous n'y gagnerez rien; car Isabelle vous aime avec une passion, une tendresse, une fidélité . . .

FRONTIN.

Oh! En ce pays-ci les femmes sont si fideles!

LISIDOR.

Paris est donc bien changé?

LISETTE.

Je vais annoncer votre retour à Mademoi-  
selle,

selle, pour lui procurer au plutôt le plaisir inexprimable de vous revoir.

LISIDOR.

Je te suis obligé : mais si elle a quelque affaire pressante, ne l'en détourne pas. Entens-tu, Lisette ?

LISETTE.

Ah ! Monsieur, que dites-vous ? Sa plus pressante affaire est celle de jouir de votre agréable présence. Sans adieu, Monsieur. Ne vous impatientez pas, je vous prie ; je vais vous l'envoyer le plutôt qu'il me sera possible.

## S C E N E IV.

L I S I D O R, F R O N T I N.

LISIDOR.

J'Enrage.

FRONTIN.

Voilà une personne qui vous aime furieusement.

LISIDOR.

Qui ? Lisette ?

FRONTIN.

Non pas, non pas. Votre Maîtresse.

LISIDOR.

Quelle Maitresse ?

FRONTIN.

Eh, parbleu, l'ancienne.

LISIDOR.

L'ancienne ! L'ancienne ! Je ne le voi que trop. Je suis bien malheureux ! Tout le monde se plaint que les femmes sont inconstantes ; & moi, j'enrage de les trouver trop fideles.

FRONTIN.

Il faut que votre Etoile soit bien maligne ! Mais dans l'humeur où je vous vois, vous allez rompre brusquement avec Isabelle ?

LISIDOR.

La peste, que je n'ai garde ! Le dépit, la jalousie se mettroient d'abord en campagne. On pourroit découvrir mes nouveaux engagements, & les rompre en vertu des anciens, qui sont des plus forts, comme tu fais.

FRONTIN.

Vraiment oui, je le fai. Si votre secret transpire, vous êtes perdu.

LISIDOR.

Prends bien garde de le laisser échapper.

FRONTIN.

J'y fais mon possible ; mais j'ai bien de la peine à le retenir.



LISIDOR.

Comment, coquin, tu ferois homme à me trahir ?

FRONTIN.

Non, je suis à toute épreuve. Mais si l'on alloit m'offrir de l'argent ?

LISIDOR.

Il n'y a pas long - temps que je t'ai donné trente pistoles.

FRONTIN.

Cela est vrai : mais trente autres encore me rendroient bien plus sûr de moi.

LISIDOR.

Tien, les voilà.

FRONTIN.

Cela me rend les forces.

(*d part.*) LISIDOR.

Le fripon ! Va, mon cher enfant, tu seras content. Ah ! Morbleu, voici ma vieille Maîtresse. Cours vite où tu fais, & dis à mon adorable, que je la rejoindrai bien - tôt.

S C E N E V.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE *accourant.*

**E**St-ce bien lui-même ? Ne m'a-t-on point flattée ? Non, c'est une vérité. Vérité

charmante ! Je vous revois donc , mon cher,  
mon bien-aimé Lisidor !

LISIDOR.

Ma belle , mon aimable , ma charmante  
Isabelle !

ISABELLE.

Je suis dans une joie...

LISIDOR.

Et moi , dans un transport...

ISABELLE.

Qui me bouleverse les sens.

LISIDOR.

Qui me fait extravaguer.

ISABELLE.

Je n'en puis plus

LISIDOR.

Je me meurs.

ISABELLE.

Tâchons de nous remettre ; car en vérité  
cet état - là est trop violent.

LISIDOR.

Oui , si violent , que j'ai bien de la peine  
à le soutenir.

ISABELLE.

L'excès de la joie est si dangereux !

LISIDOR.

La joie excessive glace le sang.

ISA-

ISABELLE.

Cela est vrai , au moins. Le froid me prend depuis la tête jusqu'aux pieds.

LISIDOR.

Je vous en offre autant. Je me sens tout-à-coup aussi froid qu'un marbre.

ISABELLE.

Voyez l'effet du saisissement !

LISIDOR.

Oh ! Je suis si saisi , si saisi . . . que je n'ai pas la force de vous regarder.

ISABELLE.

Moi , je vous regarde ; mais c'est avec une certaine nonchalance . . . . un certain sang froid . . . qu'on prendroit pour de l'indifférence.

LISIDOR.

Voilà comme je suis. Les grandes passions ont des symptômes bien étranges.

ISABELLE.

Il faut les sentir pour les connoître. Mais essayons de nous calmer , mon cher Lisidor. Voyons-nous , . . . regardons-nous , . . . parlons-nous comme . . . si . . . nous ne nous aimions plus.

LISIDOR.

C'est justement ce que j'allois vous proposer.

ISABELLE.

Rien n'est si beau que de se posséder.

LISIDOR.

Oh, la tranquillité est une grande vertu! C'est la source de la santé. Les passions, au contraire, mettent l'esprit hors de son assiette, & précipitent la circulation.

ISABELLE.

Oui, cela cause . . . des agitations.

LISIDOR.

Qui sont très-inquietantes. Quand on n'est plus jeune, il ne faut plus s'occuper que de sa santé.

ISABELLE.

A propos de santé, comment va la vôtre ?

LISIDOR.

Mal, depuis quelque temps.

ISABELLE.

Hélas ! Je suis tout de même. Ne me trouvez-vous pas bien changée ?

LISIDOR.

Vous me paraissez toujours très-aimable. Mais, à vous dire le vrai, vous n'êtes plus la même. Et moi, comment me trouvez-vous ?

ISABELLE.

Toujours charmant. Mais vous n'êtes plus si jeune, si frais, si dispos que vous étiez.

LI-

LISIDOR.

Vraiment non, je ne suis plus si jeune. Je me sens d'une foiblesse, d'un anéantissement, qui vous feroient pitié.

ISABELLE.

Et moi, mon pauvre ami, je n'ai plus de goût pour rien. Le rhume ne me quitte point; je touffe jour & nuit. (*Elle touffe.*)

LISIDOR.

Je suis dans le même état. (*Il touffe.*) Je crains même d'être pulmonique. (*Ils touffent tous deux.*)

ISABELLE.

Je voi que nous sommes confisqués. Quelle pitié! Mais, tenez, malgré nos infirmités, il faut nous aimer toujours.

LISIDOR.

C'est bien dit, aimons-nous; nous nous en tiendrons-là tant que nous le jugerons à propos.

ISABELLE.

Oui, oui, rien ne nous presse. Vivons dans une bonne petite amitié. C'est quelque chose de si doux que l'amitié!

LISIDOR.

Elle n'est point incommode, point inquiète, point turbulente comme l'Amour.

ISA-

ISABELLE.

Oh, si, l'Amour! Il est ridicule à notre âge.

LISIDOR *d'un ton gai.*

Vous ne m'aimez donc plus, ma charmante?

ISABELLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire ; mais seulement, qu'il faut nous aimer désormais, sans nous en parler.

LISIDOR.

Vous avez raison ; & je veux être un coquin si je vous en parle de ma vie.

## S C E N E VI.

DAMON, LISIDOR, ISABELLE.

DAMON.

**A**vec votre permission, Mademoiselle, il faut que j'embrasse mon cher Lisidor. J'apprens votre retour avec joie ; & je viens, comme votre plus ancien ami, vous féliciter l'un & l'autre de ce qu'enfin vous voilà réunis. Personne ne prend plus de part que moi, je vous jure, au plaisir que vous ressentez tous deux.

LISIDOR *froidement.*

Je vous en rends mille graces, mon cher Damon.

ISA-

ISABELLE *sur le même ton.*

Monsieur, vous nous faites bien de l'honneur.

DAMON.

Oh, oh ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Je croyois vous trouver dans les transports, dans les ravissemens, dans les extases, & vous voilà presque immobiles !

ISABELLE.

C'est que la surprise . . . .

LISIDOR.

A des effets . . . . bien surprenans.

DAMON.

D'accord. Mais vous devriez en être remis, & vous témoigner réciproquement. . . .

ISABELLE.

Vous ne songez pas que nous ne sommes plus jeunes, & que ce qui nous convenoit autrefois, seroit très-ridicule aujourd'hui.

LISIDOR.

Nous nous aimons présentement comme des personnes raisonnables doivent s'aimer. L'Amour guide la Jeunesse; la Vieillesse guide l'Amour.

DAMON.

Hom ! Il est bien foible, quand il se laisse mener.

ISA-

ISABELLE.

Pour moi, je ne suis plus amoureuse que de la raison.

DAMON.

Si bien donc que c'est la raison qui va vous marier ? Tant mieux. Un mariage de raison est toujours plus heureux qu'un mariage d'inclination. Rien ne s'oppose plus au vôtre ; & je ne doute point que vous n'en ayez fixé le jour. A quand la noce ? J'y veux danser, je vous en avertis.

ISABELLE.

Nous n'avons encore rien déterminé sur cela.

LISIDOR.

Que diable ! Est-ce qu'on débute d'abord par un mariage ? Vous ne nous donnez pas le temps de respirer. C'est une affaire qu'il faut préparer à loisir.

DAMON.

Eh, mon Dieu, il y a si long-temps que vous vous préparez. Il me semble que tout ce qui vous reste à faire, c'est de signer la minute du Contrat que Monsieur Subtil a dressé pour vous il y a vingt-cinq ans.

ISABELLE.

Oh ! Il y a bien des clauses à réformer dans cette minute-là.



LISIDOR.

Sans doute. Il faut la relire, & en peser mûrement les articles.

ISABELLE.

On ne pense pas à un certain âge, comme on pensoit dans la jeunesse.

LISIDOR.

Les dispositions sont bien différentes. Quand nous dictâmes la minute de Contrat, nous pouvions nous flatter de nous donner des héritiers. Et moi qui vous parle, moi, j'aurois répondu d'une postérité nombreuse . . . . . Mais aujourd'hui je ne compterois pas sur un fils unique.

ISABELLE *à Damon.*

Voyez quelle révolution ! Vous juges bien, qu'étant aussi riches que nous le sommes, il faut que nous prenions de sages précautions par rapport aux biens que nous pourrons laisser.

DAMON.

Vous voilà bien embarrassés ! Il faut stipuler dans le Contrat, que vous laissez vos biens au dernier vivant ; c'est ainsi qu'en usent des personnes qui s'aiment aussi tendrement que vous faites, & qui craignent de mourir sans héritier.

ISA-

ISABELLE.

Vous avez raison. Mais . . . .

DAMON.

Quoi, mais ?

ISABELLE.

Il faut que vous sachiez que j'ai un neveu . . . .

LISIDOR.

Vous avez un neveu ?

ISABELLE.

Oui, un neveu que j'aime passionnément, &amp; à qui je veux assurer la plus grande partie de ma succession.

LISIDOR.

Cela est très-raisonnable.

DAMON.

Comment ? Vous approuvez cela ?

LISIDOR.

Pourquoi non, puisque je suis dans le même cas ? J'ai une nièce charmante . . . . que j'aime à l'adoration, &amp; que je veux faire mon héritière.

DAMON.

Voilà de bons parens !

ISABELLE.

Y a-t-il rien de plus naturel ?

## LISIDOR.

Tenez , ma chere Isabelle , il me vient une idée qui , je croi , ne vous déplaira pas : J'ai envie , si vous le trouvez bon , d'envoyer chercher ma nièce au plutôt , & de lui donner céans un appartement ; elle est jeune & sans expérience ; vous avez de l'esprit ; vous êtes sage & prudente. Faites - moi la grace , Mademoiselle , de la prendre ici sous votre direction.

## ISABELLE.

Volontiers , pourvû que vous preniez mon neveu sous la vôtre , & que vous consentiez qu'il demeure avec nous. C'est un bon enfant , un joli garçon ; mais il est si jeune , si étourdi , si folâtre , qu'on ne peut veiller de trop près à sa conduite.

## LISIDOR.

C'est un emploi fatigant , à la vérité ; mais je m'en charge de tout mon cœur , par reconnoissance de ce que vous voulez bien faire pour ma nièce.

## ISABELLE.

Je vous répons d'elle.

## LISIDOR.

Et moi , de votre neveu.

D

ISA-

## ISABELLE.

Pour vous prouver d'avance, combien votre nièce m'est chete, je vous promets que je lui ferai un présent qui ne sera pas indigne d'elle.

LISIDOR.

Je vous en remercie de tout mon cœur; & je vous jure que j'en userai de même à l'égard de votre cher neveu.

DAMON.

Parbleu, vous m'étonnez bien tous deux. Je ne vous avois jamais entendu parler de ce neveu, ni de cette nièce.

ISABELLE.

Vous ne savez pas que j'avois une sœur mariée en Bretagne?

LISIDOR.

Et moi, un frere établi en Provence?

DAMON.

En Provence? C'est ce que j'ignorois.

LISIDOR.

Cela est vrai pourtant.

DAMON *d'Isabelle.*

Et pour ce qui est de votre sœur, Mademoiselle, on a toujours dit qu'elle étoit morte sans enfans.

ISABELLE.

Sans enfans! En vérité, je vous trouve ad-  
mira-

mirable ! Ma sœur aura été mariée vingt ans sans avoir eu du moins un fils ? Quand vous le verrez ici, qu'aurez-vous à dire ?

DAMON.

Pas le mot.

LISIDOR.

Et quand ma nièce paroîtra, que pourrez-vous m'objecter ?

DAMON.

Oh ! Rien du tout.

ISABELLE.

Eh bien, je m'en vais chercher mon neveu. Bon jour.

LISIDOR.

Et moi, ma nièce. Bon soir.

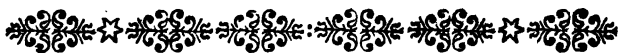
## S C E N E VII.

DAMON *seul.*

O Uais ! Je ne comprends rien à tout ceci. Point de joie de se revoir ; plus d'empressement de se marier. L'un ne paroît occupé que de sa nièce ; l'autre ne pense qu'à son neveu. Voilà un neveu & une nièce qui me sont bien suspects ! Cela pique ma curiosité. D'ailleurs, on veut se cacher de moi, je le sens bien ; & j'en suis vivement offensé. J'entrevois un mystère que je ne puis pénétrer

encore ; mais il faut que j'en vienne à bout, à quelque prix que ce soit. Ce sera pour moi un régal délicieux ; & un vrai plaisir ne coûte jamais trop.

*FIN DU SECOND ACTE.*



**A C T E III.**

**SCENE PREMIERE.**

**ISABELLE.**

**M**On Notaire a fait ce que je desirois. Je suis très-contente de la minutte : mais je n'ose encore la signer. Les engagements que j'ai contractés avec Lisidor, sont de nature à ne pouvoir se rompre que d'un consentement mutuel. C'est à quoi il faut parvenir enfin ; & j'espere que ce sera bien-tôt.

**SCENE II.**

**ISABELLE, LISETTE.**

**LISETTE.**

**A**H! Vous voilà, Mademoiselle? Je ne savois pas que vous fussiez rentrée ; & je meurs d'impatience de savoir comment vous

**VOUS**

vous êtes tirée de votre première entrevue avec Lifidor.

ISABELLE.

Le mieux du monde, ma chère Lisette. Lifidor est le mortel le plus docile & le plus crédule qui soit jamais né. Plus de soupçons, plus de défiances, plus de jalousies. C'est un mouton, ou, pour mieux dire, c'est un idiot.

LISETTE.

Il a donc bien changé ?

ISABELLE.

Je ne le reconnois pas. Mais je n'ai garde de m'en plaindre. Je voudrois qu'il fût encore plus stupide & plus imbécile. Après tout, que puis-je desirer davantage ? Il consent que mon neveu demeure ici.

LISETTE.

Comment votre neveu ?

ISABELLE.

Oui, mon neveu, mon enfant.

LISETTE.

Eh ! Où est-il donc ce neveu ? Je ne l'ai jamais vû.

ISABELLE.

Tu le verras bien-tôt. C'est mon Chevalier, celui que j'aime, celui que j'épouse.

LISETTE.

Quoi, Mademoiselle, ce Chevalier que vous aimez, est votre neveu ?

ISABELLE.

Eh, non, il ne l'est pas. C'est un titre que je lui donne, afin d'avoir un prétexte honnête pour lui faire occuper ici un appartement.

LISETTE.

Ah! J'entens votre affaire. Et Monsieur Lifidor a crû cela sur votre parole ?

ISABELLE.

Il n'a pas fait la moindre objection, & ne s'est pas même avisé d'en douter.

LISETTE.

Il faut qu'il radotte; car s'il avoit une once de jugement, il sentiroit que vous le trompez.

ISABELLE.

Hélas! Le pauvre homme n'a plus aucune sensibilité.

LISETTE.

Je ne m'étonne pas si vous vous défaites de lui. A quoi vous seroit-il bon ?

ISABELLE.

A rien du tout. Nous sommes convenus de nos faits aussi tranquillement que je le desirois.



L I S E T T E.

Quel en est le résultat ?

I S A B E L L E.

De vivre désormais ensemble comme deux bons amis. Tu vois bien ce que cela veut dire.

L I S E T T E.

Mais cela veut dire que vous ne vous aimez plus.

I S A B E L L E.

Tu vas trop loin, Lisette. Nous ne sommes plus amoureux l'un de l'autre, à la vérité; mais nous ferons succéder à l'amour une tendre amitié.

L I S E T T E.

Abus que tout cela. Cette amitié prétendue qu'on fait parade de substituer à l'amour, n'est qu'un masque honnête pour cacher le dégoût, pour déguiser l'inconstance, & pour la rendre un peu moins odieuse. Tous les amans qui dégèrent en amis, sont de francs hypocrites, qu'on ne devrait point souffrir dans un pays bien policé. L'amitié ne peut résider dans un cœur qu'une passion plus violente occupe tout entier. Des amis peuvent devenir de vrais amans; mais des amans ne peuvent point devenir & vrais amis.

ISABELLE.

Tout le monde est donc dans l'erreur ?

LISETTE.

Dites que tout le monde y veut être. Ceux qui la prêchent le plus vivement, sont ceux qui sentent mieux le contraire.

ISABELLE.

En vérité, Lisette, je crois que tu as raison. Car non-seulement je n'aime plus Lisidor ; mais je voudrois ne l'avoir jamais aimé, que nous ne nous fussions jamais vûs, ou que nous passions une ferme résolution de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous voyez que je ne raisonne pas en l'air, & que mes maximes sont fondées sur l'expérience.

ISABELLE.

Tu as trop d'esprit pour une femme de chambre.

LISETTE.

Aussi n'étois-je pas née pour l'être. Enfin, je ne suis pas la dupe des apparences ; & je conclus avec juste raison que l'amour & l'amitié meurent toujours en même temps.

ISABELLE.

Cependant, Lisette, je me sens encore un  
fonds

fonds de complaisance pour Lifidor ; & comme je l'ai trouvé aussi liant & aussi facile que je le desirois , au sujet de mon neveu prétendu , j'ai crû devoir l'en récompenser de ma part , en consentant qu'il amenât ici sa nièce.

L I S E T T E.

Monsieur Lifidor a une nièce ?

I S A B E L L E.

Oui. Mais une nièce véritable , qu'il veut faire son héritière.

L I S E T T E *d part.*

Friponnerie de part & d'autre.

I S A B E L L E.

Cette circonstance est heureuse pour moi ; n'est-il pas vrai , Lisette ?

L I S E T T E.

Oh ! Très-heureuse , assurément.

I S A B E L L E.

Car en feignant d'imiter Lifidor , j'arrive à mes fins sans lui donner le moindre soupçon. Oh ça , il faut présentement que je te donne tes instructions.

L I S E T T E.

Voyons.

I S A B E L L E.

Voici l'adresse du Chevalier. Elle t'indique la rue & la maison où il demeure. Tu

les trouveras facilement , car ce n'est pas loin d'ici.

L I S E T T E .

Fort bien. 'Et que voulez-vous que je lui dise à ce Chevalier ?

I S A B E L L E .

Ce que je viens de te confier. Mais recommande-lui le secret, ma chere Lisette, & fais - lui bien comprendre que son bonheur dépend de sa prudence & de sa discrétion; qu'il faut tromper . . . le Public, & si finement Lisidor, qu'il ne puisse pas pénétrer le mystère.

L I S E T T E .

Tout cela est très-bien imaginé. Mais il me vient un scrupule.

I S A B E L L E .

A toi ?

L I S E T T E .

Un scrupule qui me tourmente, & que j'aurai peine à détruire.

I S A B E L L E .

Et quel est-il ?

L I S E T T E .

Vous convenez que Monsieur Lisidor est la bonté même. Cependant vous voulez le tromper ;

per ; & vous avez besoin de mes soins & de mon adresse pour y réussir ?

ISABELLE.

J'en demeure d'accord.

LISETTE.

Vous y gagnerez , selon les apparences. Mais moi , qu'y gagnerai-je , s'il vous plaît ? Des reproches , que me fera ma conscience , qui a toujours eu une aversion presque invincible pour tout ce qui blesse la candeur & la bonne foi. Voyez quelle violence il faudra que je me fasse pour vous aider à rompre vos premiers engagements , en abusant de la simplicité d'un honnête-homme ! Cela me paroît un crime effroyable ; & je me fais même un scrupule de garder votre secret.

ISABELLE.

Quoi , ma chere Lisette , tu m'abandonnerois au besoin ? Tu voudrois me perdre ?

LISETTE.

Prenez-vous-en à ma conscience.

ISABELLE.

N'y auroit-il pas moyen de la gagner ?

LISETTE.

Je crains bien que non. Du moins , suis-je très-assurée qu'elle ne se rendra pas pour une bagatelle.

ISA-

ISABELLE *tirant sa bourse.*

Je le croi. Mais ce n'est pas une bagatelle que ceci. Regarde, Lisette.

LISETTE.

Ah! Mademoiselle, cachez-moi cela.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

C'est que je crains foiblesse.

ISABELLE.

Tien, garde cette bourse; elle est bien conditionnée; & je t'en fais présent.

LISETTE *ouvrant la bourse, & tirant quelques pièces.*

Ah, maudites espèces! Il n'y a point de conscience qui tienne contre vous.

ISABELLE.

Eh bien, tu te rends donc, Lisette?

LISETTE *ferant la bourse.*

En voilà la preuve. (*d'part.*) Ma foi, l'hypocrisie est un bon métier; & je ne m'étonne plus si tant d'honnêtes gens s'en mêlent.

ISABELLE.

Va vite où je t'ai dit. Une affaire pressée m'oblige de partir; & je reviens à l'instant pour recevoir mon cher neveu. Mais que vois-je? Le voici lui-même.

SCE-

## SCENE III.

ISABELLE, LE CHEVALIER,  
LISETTE.

**Q** LISETTE *à Isabelle.*  
Uoi? C'est-là ce Chevalier?

ISABELLE.

Eh vraiment oui, Lisette.

LISETTE.

La peste! Vous choisissez bien vos neveux?

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici, Chevalier? Il n'est pas encore temps que vous y paroissiez. Je tremble que Lisidor ne vous voye, avant que je vous aye instruit de mes intentions, & de la maniere dont vous devez vous conduire en sa présence.

LE CHEVALIER.

Quel est ce Lisidor, Mademoiselle?

LISETTE *au Chevalier.*

Dites ma tante.

LE CHEVALIER.

Ma tante? Que veut dire cette fille?

ISABELLE.

Je l'avois chargée de vous mettre au fait de ce qui vient de se passer ici, & de la résolution que j'ai prise sur votre sujet. Elle de-

devoit pour cela vous aller trouver de ma part. Vous nous prévenez , & je devrois m'expliquer avec vous sur le champ ; mais le bon-homme pourroit arriver trop tôt ; c'est pourquoi je conclus, mon cher Chevalier . . .

LISETTE *d'Isabelle.*

Dites mon cher neveu.

LE CHEVALIER.

Ma tante , mon neveu ! Je ne comprends rien à tout cela.

ISABELLE.

Je vous débrouillerai ce mystère chez ma cousine Doriméne , où je vais me rendre dans le moment. Venez m'y trouver au plus vite, je vous en conjure , & ne vous montrez point ici que vous ne soyez au fait.

LE CHEVALIER.

Cela suffit, Mademoiselle. Partez , & je vous suis.

## SCENE IV.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

**A** Ce que je puis voir, vous êtes femme de chambre, & confidente d'Isabelle ?

LISETTE.

Vous devinez juste.

LE



## LE CHEVALIER.

Ne pourriez-vous point d'avance me donner quelque idée des intentions de votre Maîtresse ?

L I S E T T E.

Je n'y vois nul inconvénient. Elle veut faire votre fortune.

L E C H E V A L I E R.

Et par quel moyen ?

L I S E T T E.

En vous épousant ; mais très-secrettement, je vous en avertis. Que dites-vous à cela ?

L E C H E V A L I E R *froidement.*

Que je lui suis très-redevable , & que je tâcherai de mériter ses bontés.

L I S E T T E.

Oh , oh , votre reconnoissance me paroît bien froide ! Ah , ma pauvre Maîtresse , que vous êtes folle !

L E C H E V A L I E R.

Quelle folie fait-elle donc ?

L I S E T T E.

Celle de vous épouser. En est-il une plus grande ?

L E C H E V A L I E R.

Je vous entens. Vous voulez dire dire que je suis trop jeune pour elle ?

## LISETTE.

Eh non, non, vous n'êtes pas trop jeune pour elle ; mais elle est trop vieille pour vous. Parlez franchement. Est-ce que vous l'aimez ?

## LE CHEVALIER.

Je ne dis pas que j'en sois amoureux . . . positivement.

## LISETTE.

Positivement ? Comment l'êtes-vous donc ?

## LE CHEVALIER.

Comme un honnête-homme ; comme un homme capable de reconnoissance.

## LISETTE.

Quand l'amour n'est nourri que de reconnoissance, ah qu'il est maigre & languissant !

## LE CHEVALIER.

Vous ne valez rien, Mademoiselle Lisette ?

## LISETTE.

Vous vous trompez, Monsieur le Chevalier. Je ne suis pas méchante ; mais je connois le cœur humain ; & je m'en vais gager tout ce que vous voudrez que vous avez quelque inclination.

## LE CHEVALIER.

A quoi connoissez-vous cela ?

## LISETTE.

A vos yeux, où je vois une certaine langueur qui vous décele; à certains soupirs qui vous échappent, quoique vous vous efforciez de les retenir. Oui, ma foi, vous êtes amoureux.

## LE CHEVALIER.

Oh, oh, ceci n'est pas mauvais! Vous vous piquez donc de deviner les gens?

## LISETTE.

Si je m'en pique! Je ne m'y trompe jamais. Par exemple, j'ai deviné tantôt que ma Maîtresse étoit amoureuse de vous; me suis-je trompée?

## LE CHEVALIER.

Je me flatte que non.

## LISETTE.

Et je devine que vous aimez quelque jeune personne que vous ne pouvez épouser, parce que vous n'avez pas assez de bien pour elle, ou qu'elle n'en a pas assez pour vous.

## LE CHEVALIER.

Il faut que tu ayez un démon familier qui te révèle ce qu'il y a de plus caché.

## LISETTE.

Mon démon familier c'est le bon sens. On devine tout quand on raisonne juste. Est-il naturel qu'un jeune-homme comme vous ne

soit pas amoureux, & qu'il sacrifie une passion violente, à une personne qui n'en peut plus inspirer ? C'est un prodige qui ne peut arriver que par un coup de désespoir.

LE CHEVALIER.

Apparemment que ta Maîtresse t'a donné ordre de fonder mon cœur ?

LISETTE.

Non, en vérité. Et pour vous prouver ce que je vous dis, ma Maîtresse est assez folle pour se persuader que vous l'aimez à la fureur.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc veux-tu lire dans mes pensées ?

LISETTE.

Pour vous aider, si je puis, à devenir heureux, & pour empêcher ma Maîtresse de se rendre malheureuse.

LE CHEVALIER.

Elle ne peut l'être avec moi.

LISETTE.

Elle le fera malgré vous. Quand on n'a point de gout pour une femme, on ne peut jamais la rendre heureuse.

LE CHEVALIER.

J'avoue que c'est une tâche bien difficile.

LI-

## L I S E T T E.

Difficile ? Vous le trouverez . . . impossible. Tout ce que vous pourrez faire, ma Maîtresse & vous, quand vous serez mariés, c'est de vous faire enrager l'un & l'autre.

## L E C H E V A L I E R.

Tu me parles si raisonnablement, que tu commences à gagner ma confiance.

## L I S E T T E.

Si vous me connoissiez un peu mieux, vous me la donneriez sans réserve. Et pour commencer à la mériter, je vous conseille d'y penser à deux fois, avant que d'épouser Isabelle. Non qu'elle n'ait beaucoup de mérite, & que j'aye dessein de la trahir; mais quand je considère vos âges, vous me faites tous deux grande pitié.

## L E C H E V A L I E R.

Je conviens que nous sommes fort à plaindre: elle, de m'aimer; & moi, d'être obligé de l'épouser. Mais que veux-tu, ma pauvre enfant? Ma naissance est mon seul appanage: & la naissance, sans aucun bien, n'est qu'un fardeau insupportable. La personne que j'aime, & que j'épouserois, si j'étois riche, est aussi malheureuse que moi. C'est une fille de qualité, jeune, aimable, spirituelle, char-

mante , en un mot : mais nous nous sommes séparés malgré nous , parce que la fortune nous a maltraités également. J'ai le cœur percé , quand je me rappelle la situation. Sa mere est morte il y a long-temps ; elle vient de perdre son père ; & je ne lui connois de parens qu'une vieille tante , aussi peu riche que sa nièce.

LISETTE.

Ce que vous me confiez me rappelle une histoire qu'on m'a contée ce matin. Dites-moi , je vous prie , Monsieur le Chevalier , la personne dont vous me parlez , est-elle de Paris ?

LE CHEVALIER.

Non : elle est née , & vit en Province.

LISETTE.

Eh , pourrois-je vous demander qui étoit son pere ?

LE CHEVALIER.

Un vieux Officier , Major d'une Place de Guerre , où j'ai demeuré six mois en garnison.

LISETTE.

Qu'entens-je ? Est-il possible que le hazard produise une aventure si merveilleuse !

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire ? Qu'y a-t-il de merveilleux dans tout ceci ?

LI-

L I S E T T E.

J'en suis si frappée, que je n'ose pousser plus loin mes questions ; mais je suis la fille du monde la plus trompée, si vous ne revoyez pas aujourd'hui votre aimable Maîtresse.

L E C H E V A L I E R.

Où ?

L I S E T T E.

Dans cette maison - ci.

L E C H E V A L I E R.

Qu'y viendrait - elle faire ?

L I S E T T E *appercevant Frontin & Angelique.*

Hé ! Tenez, vous allez le savoir.

## S C E N E V.

*ANGELIQUE, FRONTIN, LE  
CHEVALIER, LISETTE.*

*ANGELIQUE à Frontin, sans voir le  
Chevalier.*

**C**'Est donc ici la maison de Lisidor ?

F R O N T I N.

Oui, Mademoiselle.

A N G E L I Q U E.

Je n'y entre qu'en tremblant.

L E C H E V A L I E R.

Que vois - je ? En croirai - je mes yeux ?

FRONTIN *à Angélique.*

Un peu de courage, Mademoiselle ; vous vous y accoutumerez.

ANGELIQUE.

Jamais, mon pauvre Frontin, jamais.

LISETTE *au Chevalier.*

Qu'avez-vous, Monsieur ? Vous pâlissez ?

LE CHEVALIER.

Je ne sai si je rêve, ou si je veille.

ANGELIQUE *à Frontin.*

Je regarde cette maison comme un tombeau, ou je vais m'enterrer toute vive. Où est donc ma tante ? Je crois qu'elle ma quittée ?

FRONTIN.

On vient de la conduire à l'appartement que vous devez occuper.

ANGELIQUE.

Allons la trouver.

LE CHEVALIER *d'une voix foible.*

C'est elle. Angélique ?

ANGELIQUE.

Qu'entens - je ?

LE CHEVALIER.

Belle Angélique !

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! Quel son de voix vient de me frapper ? Je frémis . . . Fuyons.

LE



## LE CHEVALIER.

Arrêtez un moment.

ANGELIQUE.

Je n'en puis plus.

LE CHEVALIER.

Quoi? C'est vous, ma chere Angélique?

ANGELIQUE.

Quoi? C'est vous, mon cher Chevalier?

Par quelle aventure nous revoyons - nous?

Pourquoi me cherchez-vous? Ne nous étions-nous pas promis de nous fuir à jamais?

LE CHEVALIER.

Il est vrai. Mais que venez-vous faire ici?

ANGELIQUE.

J'y viens pour y mourir de regret & de douleur.

FRONTIN.

Que diable veut dire ceci? Allons, Mademoiselle, allons rejoindre votre tante.

ANGELIQUE.

Je vous sui. Je ne puis faire un pas. Je ne respire plus.

LISETTE.

Je crois qu'elle s'évanoûit.

FRONTIN.

An secours donc, Lisette! Ceci devient tragique.

LISETTE.

Eh, vraiment oui ; c'est une reconnoissance.

LE CHEVALIER *se jettant aux genoux d'Angélique.*

Regardez-moi, belle Angélique ; reprenez vos sens, ou je vais expirer à vos piéds.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi me rappelez-vous à la vie ? Laissez-moi mourir ; c'est l'unique bonheur qu'il me reste à souhaiter.

LE CHEVALIER.

Vivez pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux plus vivre, puisque je ne puis être à vous.

FRONTIN.

Oh, oh ! Voici une plaisante scène ! Est-ce qu'ils jouent la Comédie ?

LISETTE.

Non, mon garçon ; ce qu'ils disent n'est point étudié. C'est la nature qui parle.

LE CHEVALIER *d'Angélique.*

Du moins expliquez-vous. Dites-moi le sujet qui vous amène dans cette maison.

ANGÉLIQUE.

Si je vous le disois, Chevalier, j'en mourrois

rois de honte; & je veux croire encore que vous en seriez désespéré.

FRONTIN *d' Lisette.*

Mais, si je ne me trompe, Lisette, ces jeunes gens-là s'adorent?

LISETTE.

Eh, vraiment oui. Les pauvres enfans font bien dignes de compassion, & je ne puis m'empêcher de pleurer.

FRONTIN.

Ah! Ne pleure pas, je te prie; car je pleurerois aussi; & cela seroit ridicule. Monsieur, & Mademoiselle, abrégez, s'il vous plaît vos doléances; car mon maître est sur le point de rentrer; & la scène que vous jouez, ne le divertiroit pas.

LE CHEVALIER.

Ton maître? Et qui est-il? De quoi se méleroit-il? De quel droit trouveroit-il mauvais ce que je dis à Mademoiselle, & ce qu'elle me répond? Est-elle sous sa puissance?

FRONTIN.

Pas encore tout-à-fait; mais . . .

LE CHEVALIER.

Comment mais? . . . Achève, ou je t'affomme.

LISETTE.

Doucement, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER à *Frontin*.

Explique-toi tout - à - l'heure.

FRONTIN.

Diable! Voilà un homme bien pétulant.

LE CHEVALIER.

Explique - toi, te dis - je; &amp; ne crois pas m'échapper.

ANGELIQUE.

Frontin, ne lui dites rien, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

S'il ne parle pas, il est mort.

FRONTIN.

Me voilà dans une belle situation! Monsieur, considérez, s'il vous plaît, qu'en qualité de valet fidèle, je suis obligé de garder le secret de mon Maître.

LE CHEVALIER.

Ce secret me regarde comme lui; & je prétens le savoir à l'instant. Allons, parle; & commence par me dire le nom de ton Maître.

FRONTIN.

• Oh! volontiers; car son nom n'est pas un secret: Il s'appelle Monsieur Lisidor.

LE

## LE CHEVALIER.

Monfieur Lifidor, foit. Est-ce qu'il connoît Mademoifelle ?

FRONTIN.

Oh, oui, Monfieur, très-parfaitement.

LE CHEVALIER.

Depuis quel temps ?

FRONTIN.

Depuis environ deux mois.

LE CHEVALIER.

A-t-il la hardieffe de l'aimer ?

FRONTIN.

Monfieur . . . C'est un homme très-hardi.

LE CHEVALIER.

Nous verrons. Et quel est fon deffein ?

FRONTIN.

C'est ce que je ne fais pas.

LE CHEVALIER *tirant fon épée.*

Ah ! Tu ne le fais pas ?

ANGELIQUE.

Que faites-vous, Chevalier ?

LISETTE.

Voulez-vous tuer mon Prétendu ?

LE CHEVALIER.

Il ne tient qu'à lui de fe sauver de ma fureur. Qu'il réponde exactement à toutes mes que-

questions. Ton Maître a résolu d'épouser Mademoiselle ?

FRONTIN.

Oui, & non.

LE CHEVALIER.

Comment, oui & non ? Parle plus clairement, ou je jure que dans ce moment même . . . .

FRONTIN.

Voici la vérité toute pure. Mon Maître veut épouser Mademoiselle, à la vérité ; mais il veut l'épouser secrètement, par des raisons indispensables.

LE CHEVALIER.

Quelles sont ces raisons ?

LISETTE.

Ma Maîtresse vous attend pour vous en dire de pareilles, qui l'obligent aussi à vous épouser en secret.

ANGELIQUE.

Ah ciel ! Quoi, Monsieur le Chevalier se marie avec votre Maîtresse !

LISETTE.

La vérité m'est échappée ; & il n'y a plus moyen de la retenir. D'ailleurs, je ne vois point de meilleur expédient, pour vous calmer l'un & l'autre, que de vous apprendre  
que

que vos fortunes sont pareilles. Monsieur épouse ma Maîtresse par nécessité : la même nécessité vous contraint d'épouser le Maître de Frontin. Vous n'avez rien à vous reprocher l'un & l'autre.

ANGELIQUE.

Cela n'est que trop vrai.

LE CHEVALIER.

Nous de devons nous en prendre qu'à notre mauvaise fortune. Quoi, charmante Angélique, vous voir entre les bras d'un autre ? Je n'y survivrai point.

ANGELIQUE.

Ma plus douce consolation, Chevalier, c'est que la mort me délivrera bien-tôt de l'horrible tourment auquel ma tante m'a condamnée.

LE CHEVALIER.

Non, infidèle, vous vous consolerez dans les bras d'un époux aimable.

FRONTIN.

Oui, d'un époux de soixante ans ; cela sera consolant.

LE CHEVALIER.

De soixante ans !

FRONTIN.

Tout au moins.

AN-

ANGELIQUE *au Chevalier.*

Vous voyez combien je suis à plaindre !  
C'est vous qui vous consolerez de ma perte,  
avec une épouse dont les charmes tout puis-  
sans sur vous . . .

LISETTE.

Oui, ces charmes-là n'auront cinquante  
ans que dans six semaines.

ANGELIQUE.

Cinquante ans !

LE CHEVALIER.

Voyez, ma chère Angélique, voyez si je  
suis moins à plaindre.

ANGELIQUE.

Repronons donc le dessein de ne nous re-  
voir jamais.

LISETTE.

Vous vous verrez tous les jours, à toute  
heure, à tous momens.

ANGELIQUE.

Juste ciel ! Et par quelle fatalité ?

LISETTE.

C'est que vous demeurerez ici tous deux ;  
l'un, comme neveu de ma Maîtresse ; & l'au-  
tre, comme nièce de son Maître.

ANGELIQUE.

Quelle bizarrerie !



## LE CHEVALIER.

J'y trouve de grands motifs de consolation.

## ANGELIQUE.

Pour moi , je n'y voi que de nouveaux sujets de m'affliger.

## LISETTE.

Ne désespérons de rien ; & gardez bien le secret sur ce que nous venons de vous révéler. Vous , Monsieur le Chevalier , allez trouver Isabelle ; & vous , Mademoiselle , allez prendre possession de votre appartement. Conduis-la , Frontin.

## ANGELIQUE.

Au moins , Chevalier . . .

## LISETTE.

Plus de discours. Séparez-vous. Sauf à renouer l'entretien quand l'occasion s'en présentera.

ANGELIQUE *en s'en allant.*

Hélas !

LE CHEVALIER.

Juste Ciel !

SCE-

## SCENE VI.

LISETTE *seule.*

**L'**Avanture est neuve ; & je la trouve si touchante, que je m'en sens toute émue. Je suis presque tentée d'employer mon adresse à rompre les mariages ridicules qui vont séparer ces pauvres Amans. Séparer ! Mais ils vivront ensemble ; ils se verront ; ils se parleront ; ils s'aimeront ; & peut-être plus vivement que s'ils étoient mariées. Les jolis événemens que cela produira ! Je me les imagine d'avance, & j'en ris de tout mon cœur. Ah ! Monsieur Damon, si vous saviez ce qui se passe, que vous seriez bien vengé ! Quelle abondante matière pour votre humeur caustique ! Et que ne me donneriez-vous point, si je lui fournissois un aliment si succulent ! Ma foi, j'en suis bien tentée. Allons voir s'il ne rôde point encore dans la maison. Pourvû que je trouve mon compte en tout ceci, je n'aurai pas de peine à vaincre mes scrupules.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE *seule.*

**I**L me semble que Monsieur Damon nous néglige bien ! Je croyois qu'il épioit ici ma Maîtresse : j'ai beau parcourir la maison, je ne le trouve nulle part. Seroit-il tombé dans l'inaction, lui, qui veut tout savoir & tout voir, & qui s'embarrasse plus des affaires des autres que des siennes ? Mais le voici qui court après Frontin. Il veut le faire jaser, sans doute ; & je le reconnois à cette manœuvre.

## SCÈNE II.

DAMON, FRONTIN, LISETTE.

**M**DAMON *à Frontin.*  
Mais écoutez-moi.

FRONTIN.

Non, Monsieur ; je suis honnête garçon, & j'en écoute point les gens qui veulent me corrompre.

LISETTE *à part.*

Fort bien. Voilà Frontin sur le ton que j'ai pris avec ma Maîtresse : Il va faire valoir

les scrupules. (*à Damon.*) Monsieur, je suis votre très-humble servante.

DAMON.

Bon jour, Lisette.

LISETTE.

Vous avez quelque affaire avec Monsieur Frontin, apparemment?

DAMON.

Oui. Mais Monsieur Frontin fait le rétif, quoique je ne lui demande que deux mots.

FRONTIN.

Vous n'aurez pas seulement une syllabe. La peste ! On ne me fait pas jaser si facilement.

DAMON.

Di-moi ce que c'est que cette nièce, & d'où elle sort tout-à-coup.

FRONTIN.

Je suis sourd.

LISETTE.

Je parie que vous voudriez savoir aussi ce que c'est que ce neveu, & où ma Maîtresse l'a pris?

DAMON.

Oui, ma foi, je le voudrois ; & je te prie de me le dire.

## L I S E T T E.

Je suis muette.

D A M O N *à part.*

Elle est muette, & il est sourd ? Voilà de  
maîtres fripons.

L I S E T T E *fièrement.*

Frontin est un homme incorruptible.

F R O N T I N *du même ton.*

Lifette est une fille impénétrable.

D A M O N *après avoir un peu révé.*

Oh çà, mes enfans, je vois que vous êtes  
en bonne intelligence, & que vous ne parlez  
& n'agissez que de concert.

F R O N T I N.

Cela peut être; cela peut n'être pas.

D A M O N.

C'est répondre en Normand.

F R O N T I N *faisant la révérence.*

Monsieur, j'ai l'honneur de l'être.

D A M O N.

Ah! Tant mieux. Cela me donne bonne  
espérance. Et Mademoiselle Lifette, de quel  
Pais est-elle ?

L I S E T T E *faisant la révérence.*

Monsieur, je suis du Mans.

D A M O N.

Encore mieux. Me voilà en Pays de con-

noissance. Les braves gens ! Je ne m'étonne pas si vous vous aimez.

L I S E T T E.

Pourquoi non ? Quand on s'aime en tout bien & en tout honneur, & quand on a dessein de s'épouser . . .

F R O N T I N.

Vous jasez, Lisette ! Cela n'est pas de votre Pays.

L I S E T T E.

Va, va, je sais bien à qui je parle ; & je prévois que ceci va tourner à bien.

D A M O N.

Il ne tiendra qu'à vous.

L I S E T T E.

Je m'en étois doutée. J'ai l'honneur de vous connoître ; & l'on ne parle que de vos générosités.

D A M O N.

Je ne plains rien pour me satisfaire.

L I S E T T E.

C'est le moyen d'être toujours satisfait.

D A M O N.

Cela posé, allons en avant. Vous voulez, dites-vous, vous marier tous deux ?

F R O N -

## FRONTIN.

Dès que nous aurons fait fortune. Je viens de commander notre Contrat qui est déjà fort avancé. Il n'y a qu'un petit article qui nous arrête, & qui demeure en blanc, jusqu'à ce que nous puissions le remplir.

## DAMON.

Et quel est cet article ?

## FRONTIN.

C'est celui du bien des futurs Epoux. A vous dire le vrai, Monsieur, nous ignorons encore la somme totale.

## DAMON.

Je vous la dirai, moi; & je me charge de la stipuler.

LISETTE *faisant la révérence.*

Ah ! Monsieur, c'est un soin dont nous vous chargerons volontiers.

## DAMON.

Parlons sérieusement. Je suis un vieux garçon très-riche, comme vous savez. Je n'ai que des héritiers collatéraux, encore bien plus riches que moi; & je ne suis pas moins en volonté qu'en état de faire du bien à mes amis. Soyez des miens, je vous donne de quoi vous marier.

FRONTIN.

Un moment, s'il vous plaît, Monsieur. Lisette, un petit mot. (*Il tire Lisette à l'écart.*) Voilà un homme bien séduisant !

LISETTE.

Je n'en connois point de plus dangereux.

FRONTIN.

Il veut pomper notre secret.

LISETTE.

Oui ; mais il le payera bien.

FRONTIN.

Succomberons-nous à la tentation ?

LISETTE.

Ne sommes-nous pas convenus de faire fortune ?

FRONTIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

Où en trouverons-nous une plus belle occasion ?

FRONTIN.

Nulle part.

LISETTE.

Elle se présente de si bonne grace . . . .

FRONTIN.

Qu'en conscience il en faut profiter. Ce  
qui



qui m'arrête, c'est qu'il y aura un peu de trahison dans notre fait.

L I S E T T E.

D'accord. Mais il vaut mieux trahir les autres, que de se trahir soi-même.

F R O N T I N.

Il n'y a pas de réplique à cela. Quel est le scrupule qui peut tenir contre une si belle sentence ?

D A M O N.

Eh bien, votre conseil est-il fini ?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur. Parlez, & nous répondrons.

D A M O N.

Voici le fait : Isabelle & Lisidor m'ont regalé d'un neveu & d'une nièce . . . . Ah, vous riez tous deux ! J'y suis, sur ma parole. Je gage que ce sont eux-mêmes qui se sont donnés ces Parens-là ?

F R O N T I N.

Gagez hardiment.

L I S E T T E.

Si vous perdez, je paye pour vous.

D A M O N.

Fort bien. Je conclus de tout ceci, qu'ils se donnent le change l'un à l'autre, & que

chacun le prend de son côté pour arriver à ses fins. Ai - je deviné ? Vous riez encore ? Bon riez toujours. Le neveu est quel-qu'aimable étourdi, dont Isabelle s'est entêtée ; & la nièce, quelque jeune personne indigente, dont mon vieux ami s'est coëffé. Vous ne me dites rien ?

FRONTIN.

Eh, que dirons-nous ? Vous devinez tout.

DAMON.

Si je devine tout, voilà un désordre effroyable.

LISETTE.

Oh ! doucement. Leurs projets sont ridicules ; mais ils sont légitimes.

DAMON.

Comment légitimes ?

LISETTE.

Oui, Monsieur. De part & d'autre on veut épouser . . . Secrettement, à la vérité. Cela va faire ici deux petits ménages les plus jolis du monde.

DAMON.

Quelle heureuse découverte ! Rien n'est plus plaisant. Sans doute qu'ils se marient à l'insu l'un de l'autre.

FRON-

FRONTIN.

Vraiment oui. Les contrats sont tout prêts,  
& chaque parti a son Notaire de confiance.

DAMON.

Eh, qui sont-ils, ces Notaires?

FRONTIN.

Celui de mon Maître demeure au coin de  
cette ruë.

LISETTE.

Et celui de ma Maîtresse, presque vis-à-  
vis.

DAMON.

Bon ! Je les connois tous deux ; & j'ai  
déjà un plan dans ma tête. Mais, dites-moi,  
je vous prie, avez-vous vû la nièce & le  
neveu ?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

DAMON.

Sont-ils d'une figure aimable ?

FRONTIN.

Charmans l'un & l'autre. La jeune per-  
sonne me paroît aussi sage & aussi modeste,  
qu'elle est aimable & spirituelle : d'ailleurs,  
elle est fille de condition.

DAMON.

Ah ? Morbleu, s'ils pouvoient s'aimer !

LISETTE.

C'est une affaire faite.

DAMON.

Tout de bon ?

LISETTE.

Nous venons d'en être témoins. Ils sont au désespoir de ce que leur mauvais sort les force de renoncer à leurs penchans.

DAMON.

Ah ! Je suis enchanté. Il me vient une idée très-plaisante, & qui peut avoir son exécution. Il faut que vous m'aidiez.

LISETTE.

De tout notre cœur.

DAMON.

Ne pourrais-je point voir ces jeunes-gens-là ?

LISETTE.

Tenez, voici notre jeune-homme qui revient fort à propos. Frontin, va te mettre en sentinelle, pour empêcher qu'on ne nous surprenne.

DAMON.

C'est fort bien dit.

FRONTIN.

J'y vais.

SCE.

## SCENE III.

LE CHEVALIER, DAMON,  
LISETTE.

LISETTE *au Chevalier.*

**Q** Uoi, Monsieur le Chevalier, déjà de retour ?

LE CHEVALIER.

Oui. Votre Maîtresse m'a mis au fait en peu de mots, & m'a renvoyé en me recommandant le secret. Mais, morbleu, je suis découvert !

LISETTE.

Comment donc ?

LE CHEVALIER.

Voici un homme qui me connoît.

LISETTE.

Qui ? Monsieur Damon ?

LE CHEVALIER.

Lui-même. C'est l'intime ami de mon pere.

LISETTE.

Ce n'est pas ma faute. Mais, après tout, c'est tant mieux pour vous.

LE CHEVALIER.

Tant pis, au contraire.

LISETTE.

Tant mieux, vous dis-je.

DAMON.

Oh, oh, c'est vous, Chevalier ! Que cherchez-vous ici ?

LISETTE.

Il vient voir sa tante.

LE CHEVALIER *à Lisette.*

Que diable lui dites-vous ?

LISETTE.

Ce qu'il faut lui dire.

DAMON.

Sa tante ? (*au Chevalier.*) Votre tante est céans ?

LE CHEVALIER.

Monsieur . . . . on me l'a dit,

DAMON.

Mais, Chevalier, ou je trompe fort, ou votre tante n'est point à Paris ; elle vit en Province avec Monsieur votre pere.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira. Mais, Monsieur, a céans une tante, & une tante qui est de vos meilleures amies.

LE CHEVALIER.

Morble, vous gêtez mes affaires.

L I S E T T E.

Au contraire , je les arrange.

D A M O N *à Lisette.*

Seroit-ce Isabelle ?

L I S E T T E.

Elle - même.

D A M O N *riant.*

Ah , le trait est ravissant ! Quoi , c'est vous, Chevalier , qui devez l'épouser ?

L E C H E V A L I E R.

Du moins , c'est elle qui m'épouse. Vous êtes donc dans la confidence ?

D A M O N *riant.*

Oui , oui , j'y suis ; & je fais tout. Eh, comment , aimable & jeune comme vous êtes, avez-vous pu vous résoudre à faire un si sot mariage ?

L E C H E V A L I E R.

Eh, que ne fait-on pas pour avoir du bien ?

D A M O N.

Je ne souffrirai point cela. Je suis trop ami de Monsieur votre pere ....

L E C H E V A L I E R.

Laissez Isabelle faire ma fortune , ou faites-la vous-même.

D A M O N.

De tout mon cœur ; pourvu , que vous fassiez ce que je voudrai.

L E

## LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu , je suis à vos ordres , & très-humble , & très obéissant serviteur de qui-conque aura la bonté de me tirer de l'état où je suis. Juges de la nécessité où je me trouve , puisque j'épouse une vieille folle.

DAMON.

Vous ne l'épouserez point , Chevalier , si vous voulez suivre mes avis.

LE CHEVALIER.

Volontiers. Je m'abandonne à vous.

DAMON.

Vous n'y perdrez pas, sur ma parole. Vous êtes fils d'un homme de condition , qui m'a rendu les services les plus essentiels , & qui méritent que je tâche de m'en acquitter : l'occasion s'en présente , & j'en profite avec plaisir. Mais secondez-moi par votre discrétion : Diffimulez adroitement ici ; & cachez votre passion pour la nièce , jusqu'à ce qu'il soit temps de la faire éclater.

LE CHEVALIER.

Quoi ? Vous savez . . .

DAMON.

Oui , je sais ce qui vient de se passer ; & je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais il ne faut pas qu'on nous vöye ensemble ; allez  
m'at-



m'attendre chez moi. Je vais , dès ce moment ; travailler pour votre bonheur ; & je vous informerai de ce que j'aurai fait , & de ce que vous aurez à faire vous-même pour seconder mes soins.

L I S E T T E.

Sans adieu, Monsieur ; je m'en vais chercher ma Maîtresse, & vous me trouverez toujours prête à suivre vos ordres.

D A M O N.

Cela suffit ; & je compte sur toi.

## S C E N E I V.

D A M O N *seul.*

**I**L me paroît que je m'engage bien promptement, & que ma générosité va me mener loin. Qu'importe ? Puis-je mieux employer mes biens, dont le quart me suffiroit pour vivre splendidement ? Et puis-je faire en ma vie une plus belle action, que celle de secourir le mérite indigent, & de m'acquitter envers un bienfaicteur à qui je dois presque toute ma fortune ? D'accord. Mais cette action est-elle bien pure, & n'y entre-t'il point un peu de dépit, de malice & de ressentiment ? Ne suis-je pas piqué contre Lisidor qui se cache

che de moi, & contre Isabelle que j'ai si long-temps aimée, & qui m'a toujours méprisé ? Ne suis-je pas ravi de trouver l'occasion de me donner carrière, & de venger mon amour propre, qui n'a point vieilli, & qui ne vieillira jamais ? Au fond, cela n'est que trop vrai ; mais aussi je suis trop délicat. Si tout le monde examinait les motifs de ses actions, ma foi, les meilleures ne seroient pas trop bonnes : ainsi, trêve d'examen, & suivons notre plan. S'il a le succès dont je me flatte, je me donne trois plaisirs à la fois ; celui de me venger, de rire, & de bien faire. Voilà trois objets trop attrayans pour y résister ; & je vais m'y livrer de tout mon cœur.

## S C E N E V.

ANGELIQUE, LISETTE, DAMON.

ANGELIQUE *d Lisette.*

**O**ui, je vous rencontre à propos, Lisette, pour vous prier de dire au Chevalier . . .

LISETTE.

Est-ce pour me faire cette prière que vous vouliez me parler à l'écart ? Adieu, Mademoi-

moiselle; si vous avez quelque chose à dire au Chevalier, vous pouvez prendre la peine de lui parler vous-même.

ANGELIQUE.

Moi-même ? Ecoutez-moi, de grace. Bien-loin de vouloir lui parler, je suis très-résolue de ne le plus voir.

LISETTE *d Damon.*

Tenez, Monsieur, voici la personne en question, la nièce prétendue de Monsieur Lifidor. Qu'en dites-vous ?

DAMON.

Je la trouve charmante. Je suis ravi de faire connoissance avec vous, Mademoiselle. Vous dites que vous ne voulez plus voir le Chevalier ; & je veux, moi que vous le voyiez sans cesse.

ANGELIQUE.

Qui est ce Monsieur, Lifette ?

LISETTE.

Monsieur est un galant homme, à qui vous avez-bien de l'obligation.

ANGELIQUE.

Moi ?

LISETTE.

Vous ; & qui n'est occupé présentement qu'à faire votre bonheur.

## ANGELIQUE.

Eh! Je n'ai pas l'honneur de le connoître.

## DAMON.

Moi, je vous connois, ma belle enfant. Je suis informé de votre naissance, de votre sagesse, de vos infortunes, & du ridicule mariage que vous êtes sur le point de contracter. Vous me voyez pénétré de votre malheur, résolu de faire mes efforts pour l'empêcher, & souhaitant de vous rendre aussi heureuse désormais que vous êtes à plaindre aujourd'hui.

## ANGELIQUE.

Ah, Monsieur, vous m'étonnez! Eh, comment ai-je pu mériter un protecteur si généreux?

## DAMON.

Par votre mérite & votre triste situation. Mon plus grand bonheur est d'employer mes biens à de pareilles actions. Je n'exige même aucune reconnoissance de ceux que j'ai le plaisir d'obliger; parce que ce plaisir est plus vif que celui qu'ils ressentent de mes bienfaits. Je me paye d'avance.

## ANGELIQUE.

Ah, Monsieur! Qu'il est rare de trouver  
des

des cœurs comme le vôtre, & que j'envie votre bonheur!

DAMON.

Si vous l'enviez, vous le méritez. Les sentimens que vous faites éclater, redoublent mon empressement à vous secourir.

ANGELIQUE.

Vous dispensez, dites-vous, de la reconnaissance ; & moi, je ne m'en dispense jamais. Je vous regarderai toute ma vie comme mon propre pere.

DAMON.

J'en adopte le titre avec ravissement, & je vais en commencer les fonctions. Je commence par vous recommander de ne mettre plus aucun obstacle aux tendres sentimens que vous avez pour le Chevalier.

LISETTE *d'Angélique.*

Voilà un pere bien tyrannique!

ANGELIQUE.

Ah, Monsieur! Que je vais avoir de plaisir à vous obéir!

DAMON.

Je ne doute point de votre soumission. La seconde loi que je vous prescris, c'est de répondre aux ardeurs de Lisidor, par toute l'indifférence & toute la froideur qu'il mérite.

## ANGELIQUE.

Frontin, qui m'a mise au fait de l'infidélité de ce bon homme, m'a déjà pressée de lui en faire un scrupule, pour l'obliger, s'il est possible, à rentrer en lui-même : Mais, s'il persiste à vouloir m'épouser, & s'il a toujours l'appui de ma tante, quel parti voulez-vous que je prenne ?

## DAMON.

Celui de feindre de vous rendre à ses instances, & de consentir au mariage secret. Il n'en sera que mieux puni.

## ANGELIQUE.

Je vous avoue que j'ai peine à me résoudre à lui causer de l'affliction, & à le tourmenter. Il est ridicule, à la vérité ; mais il vouloit faire ma fortune. Je dois lui en être redevable ; & tout ce qui ressemble à l'ingratitude, me paroît odieux.

## DAMON.

Au lieu d'être ingrate en le détournant de vous épouser, vous l'empêcherez d'être ridicule, & de manquer à ses engagements.

## ANGELIQUE.

Vous me persuadez, Monsieur ; & je crois ne pouvoir mieux faire, que de m'abandonner à vos conseils.

DA-

DAMON.

Un jour vous me remercierez de les avoir suivis.

LISE TTE.

Brifons l'entretien. Venez à votre appartement, Mademoifelle, jufqu'à ce que Lifidor vous demande. Je crois que le voici lui-même. Sortons avant qu'il vous voye.

## S C E N E VI.

L I S I D O R, D A M O N.

DAMON.

**A**H! C'est vous, mon ami? Eh bien, comment vont vos amours?

LISIDOR.

Quelles amours?

DAMON.

Eh mais . . . Vos amours avec Ifabelle?

LISIDOR.

Avec Ifabelle? Ma foi, cela va bien doucement.

DAMON.

C'est ce qu'il me paroît. Je ne vois point ici de préparatifs de noces.

LISIDOR.

Oh! Je veux me marier fans préparatifs. Me prenez-vous pour un vieux fou?

DAMON.

Je n'ai garde. Je sai que vous êtes la sageffe même.

LISIDOR.

Suis-je d'un âge à faire d'éclat ?

DAMON.

Non. Je vous crois d'humeur à vous marier très-discrettement.

LISIDOR.

Eh ! Ne fais-je pas bien ?

DAMON.

Très-bien , je vous assure.

LISIDOR.

Me croyes - vous assez fat pour inviter des parens , des amis , des connoissances ? Pour faire un festin ? Pour donner le bal ? Pour ameuter tout le quartier ?

DAMON.

Non, non ; vous êtes trop prudent pour cela.

LISIDOR.

Tenez ; si je fais tant que de me marier , je ne veux pas avoir un seul témoin de la sottise que je ferai.

DAMON.

Si ? Vous n'êtes donc pas encore bien résolu ?



LISIDOR.

Je suis très-résolu d'une certaine façon , & très-peu résolu de l'autre. Vous ne m'entendez pas ; & j'en suis ravi.

DAMON.

Pardonnez-moi, pardonnez-moi ; je vous entens peut-être mieux que vous ne pensez.

LISIDOR.

Mieux que je ne pense ? Qu'entendez-vous par-là ?

DAMON.

Eh, eh . . . Que vous êtes bien embarrassé.

LISIDOR.

Cela est vrai. J'ai mille affaires qui me roulent dans la tête ; & vous me feriez grand plaisir, mon ami, si vous vouliez , pendant deux ou trois jours, me laisser le loisir d'y rêver.

DAMON.

Non, je ne vous quitte point ; & je veux vous aider de mes conseils.

LISIDOR.

Eh ! je n'en ai que faire.

DAMON.

Songez que je suis tout à votre service.

LISIDOR.

Eh , que diable ! Voulez-vous me servir

malgré moi ? Brisons là-dessus, je vous prie. Laissez-moi tout entier à moi-même. Nous nous reverrons la semaine prochaine.

DAMON.

La semaine prochaine ! Je ne puis demeurer si long-temps sans vous voir. Plus je m'aperçois de votre inquiétude, plus j'ai d'envie de vous servir.

LISIDOR.

Eh ! ventrebleu, je vous en dispense. Peste soit de gens qui veulent se rendre nécessaires malgré qu'on en ait !

DAMON.

Oh ! oh ! Voilà une brusquerie à laquelle je ne m'attendois pas ! Ah, mon pauvre ami, mon pauvre ami ! . . .

LISIDOR.

Eh bien, mon pauvre ami ! Que voulez-vous dire ?

DAMON.

Rien. Je vous quitte. Mais j'ai une grâce à vous demander.

LISIDOR.

Quelle grâce ?

DAMON.

Comme j'aime tout ce qui vous appartient, & que j'apprens que votre nièce est  
ici,

ici, procurez - moi l'honneur de lui rendre mes respects.

LISIDOR.

Vous la respecterez une autre fois. Bon soir.

DAMON.

Encore une brusquerie ! Oh ! parbleu, je ne vous reconnois plus.

LISIDOR.

Mais `aussi de quoi vous avifiez - vous de venir me tracacer de vos offres de services, de vos avis, de vos respects, quand je suis accablé de soins & d'inquiétudes ? Votre amitié m'est chère ; vos respects sont obligeans ; vos conseils sont très-bons : mais je n'en aurai besoin de long-temps, je vous en avertis.

DAMON.

Peut-être plutôt que vous ne pensez.

LISIDOR.

Eh bien, attendez que je vous les demande.

DAMON.

Cela suffit. Je me souviendrai de vos incartades ; & , si je prens la liberté de m'en ressentir, vous aurez la bonté de m'excuser. Jusqu'au revoir.

## S C E N E VII.

LISIDOR *seul.*

**Q**uel maudit homme est-ce-là? Si je n'a-  
vois pas pris les plus justes mesures  
pour lui cacher mon dessein, je croirois qu'il  
l'auroit pénétré. Mais je ne dois attribuer  
tout ce qu'il m'a dit qu'à son empressement  
indiscret. Au diable soit le fâcheux! Il m'a  
bouleversé tous les sens. Pendant que je suis  
de mauvaise humeur, il faut que j'aie trou-  
ver ma vieille maîtresse, afin d'achever de la  
dégouter de moi, si je puis, & de la déter-  
miner à rompre nos engagemens. J'aurai  
bien de la peine à l'y résoudre; car elle m'ai-  
me à la rage. O Ciel, daigne m'inspirer,  
& m'accorder les moyens de me faire haïr!

*FIN DU QUATRIÈME ACTE.*



A C T E V.

S C E N E PREMIERE.

D A M O N, L I S E T T E.

**T** D A M O N.

A Maîtresse est-elle rentrée?

L I S E T T E.

Pas encore. Elle nous laisse le temps de nous entretenir. Mais dépêchons, s'il vous plaît; car depuis qu'elle a l'amour en tête, elle ne fait qu'aller & venir, & son agitation augmente à chaque instant.

D A M O N.

La folle! Je lui prépare une Scène qui va bien me réjouir, & qui ne la réjouira pas, sur ma parole.

L I S E T T E.

Puis-je vous demander le plan de cette Comédie?

D A M O N.

Je n'ai pas le loisir de t'en faire le détail. Qu'il te suffise de savoir, Lisette, que mes mesures sont si bien prises, que j'en espere un plein succès.

L I S E T T E.

Avez-vous vû les Notaires?

D A M O N.

Oui, mon enfant; ils seront ici dans un quart-d'heure: & comme je leur ai donné de bonnes instructions, tout se prépare au dénouement. Il m'en coûtera cher, à la vérité; mais j'en serai pleinement dédommagé par le plaisir que j'aurai de me venger. Que

la

la vengeance est un friand ragoût ! C'est un mets divin.

LISETTE.

Que le plaisir de le savourer ne vous fasse pas oublier, s'il vous plaît, que vous devez me marier avec Frontin. Songez à ce que vous nous avez promis. Je compte sur cela, je vous en avertis ; & je vous avoue ingénûment, Monsieur, que je ne ferois pas fâchée de conclure.

DAMON.

Vous êtes donc pressée, Lisette ?

LISETTE.

Oh ! Point du tout. Mais vous savez, Monsieur, qu'il faut faire une fin.

DAMON.

Je t'entens, friponne. Sois sûre que je ne plaindrai rien pour te rendre heureuse.

LISETTE.

Ni moi, pour vous procurer une vengeance complète.

DAMON.

Voici Lifidor. Il n'est pas encore temps que je lui parle ; & je vais donner ordre à tout. Sans adieu.

SCE-

SCENE II.  
LISIDOR, LISETTE.

**N**LISIDOR.  
Est-ce pas là Damon qui sort ?

LISETTE.

Lui-même.

LISIDOR.

Ne verrai-je jamais que ce visage-là ? Que te disoit-il ?

LISETTE.

Rien, Monsieur. Il demandoit ma Maîtresse. Je lui ai dit qu'elle étoit sortie ; & il s'est retiré sur le champ.

LISIDOR.

Tant mieux. Où est donc allée Isabelle ? Je voulois lui parler, & je ne l'ai point trouvée.

LISETTE.

Je crois qu'elle va bien-tôt rentrer. Voulez-vous que je lui dise quelque chose de votre part ?

LISIDOR.

Non, non. Il faut que je lui parle moi-même ; & cela presse beaucoup.

LI-



LISETTE.

Je vous l'enverrai , dès qu'elle sera revenue.

LISIDOR.

N'as-tu point vû ce maraud de Frontin ?

LISETTE.

Maraud, Monsieur ? C'est un très-honnête garçon.

LISIDOR.

Oui : mais cet honnête garçon est un impertinent que je ne trouve jamais quand j'ai besoin de lui.

LISETTE.

Le voici fort à propos. Ne le grondez pas , je vous en prie.

LISIDOR.

Laisse-nous.

## S C E N E III.

FRONTIN, LISIDOR.

LISIDOR.

**A**H, te voilà, Frontin ? Il y a une heure que je t'attens. D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Monsieur, je viens... de chez mon Notaire

LISIDOR.

De chez ton Notaire ? Tu as un Notaire toi ?

FRON-



FRONTIN.

Pourquoi non ?

LISIDOR.

Eh, que viens-tu de faire chez lui ?

FRONTIN.

J'y viens de passer un contrat . . . de constitution.

LISIDOR.

Que diable veux-tu dire ?

FRONTIN.

Monsieur, c'est qu'il m'est rentré quelques fonds ; &amp; je viens de les placer.

LISIDOR.

Sur qui ?

FRONTIN.

Sur une personne qui a caution volable, &amp; qui me donne toutes mes sûretés.

LISIDOR.

Laiſſon-slà tes affaires, &amp; parlons des miennes. Ma vieille Maîtresse est-elle rentrée ?

FRONTIN.

Elle vient d'arriver avec son neveu. Peste, que c'est un joli garçon !

LISIDOR.

Eh, ne t'a-t-elle rien dit ?

FRON-

FRONTIN.

Pas le mot. Elle me paroît toute occupée de ce neveu.

LISIDOR.

Tant mieux. Tu crois donc qu'elle ne se doute de rien ?

FRONTIN.

De rien, absolument.

LISIDOR.

Par ma foi, cela est trop plaisant ! Parce que je fais semblant de touffer, elle croit que je suis confisqué. Avec une crédulité d'enfant, elle donne dans tous les contes que je lui fais, & ne prend pas le moindre ombrage de la charmante nièce que je me donne. De la meilleure foi du monde, elle consent que cette nièce demeure ici, & la prend même sous sa direction. Trouvez-tu pas cela réjouissant ? J'en ris de tout mon cœur. (*Il rit d gorge déployée.*)

FRONTIN *l'imitant.*

Et moi aussi ; ha, ha, ha . . . . Mais ne sentez-vous pas quelques remords d'abuser ainsi de la simplicité d'Isabelle ?

LISIDOR.

Au fond, cela me fait pitié.

FRON-

FRONTIN.

J'en ai le cœur meurtri. Tout ce qui blesse la bonne foi, me répugne, & entre nous, je trouve que votre probité baisse autant que l'esprit d'Isabelle.

LISIDOR.

Que veux-tu, mon garçon ? J'aime à la rage. Et l'amour est plus fort que la probité.

FRONTIN.

Quand épousez-vous votre chère nièce ?

LISIDOR.

Le plutôt que je pourrai. Je prépare tout sous main. Notre contrat de mariage est tout prêt : mais avant que j'ose le signer, il faut que je tire adroitement d'Isabelle une promesse qu'elle a de moi. Heureux, si j'en suis quitte pour lui rendre la sienne !

FRONTIN.

Il ne fera pas aisé d'en venir là.

LISIDOR.

Je n'en désespère pas. Isabelle me paroît en train de consentir à tout.

FRONTIN.

Je le croi : mais voici votre aimable nièce.

## SCENE IV.

ANGELIQUE, LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.  
**L**A pauvre enfant vient me chercher.

FRONTIN.

En doutez-vous? Toutes les femmes vous adorent. Il faut que vous ayez un caractère.

ANGELIQUE.

Je venois savoir, Monsieur, si vous étiez arrivé. Ma tante & moi nous nous étonnions d'être si long-temps chez vous, sans que vous y fussiez.

LISIDOR.

Pardon, ma belle enfant. L'impatience que j'ai de vous épouser, est cause que j'ai passé deux heures chez mon Notaire, pour y dicter les articles de notre contrat. Je viens de terminer cette affaire; & vous en ferez très-contente.

ANGELIQUE.

Je crois que c'est votre intention.

LISIDOR.

Oui, je vous le jure.

ANGELIQUE.

Mais je doute qu'elle puisse avoir son effet.

LISIDOR.

Et par quelle raison, je vous prie?

ANGÉLIQUE.

Parce que je suis cause que vous manquez à vos anciens engagements. Selon ce que Frontin m'a confié par votre ordre, afin de m'obliger au mystère que vous souhaitez, je vais occuper la place d'une personne que vous aimez depuis très-long-temps.

LISIDOR.

Eh! Morbleu, c'est à cause de cela que je ne l'aime plus.

ANGÉLIQUE.

Supposé que vous ne l'aimiez plus, Monsieur, votre manque de foi n'en est pas moins blâmable; & je me fais un vrai scrupule d'en être la cause.

LISIDOR.

Vous n'en êtes que la cause innocente; & je prens sur moi toute la faute. Demandez à ce garçon si on peut vous en faire le moindre reproche.

FRONTIN.

Eh si donc! Cela seroit impertinent. (*bas à Angélique.*) Ferme sur les scrupules.

ANGÉLIQUE.

J'entens dire tous les jours à ma tante, qui

n'est pas encore bien âgée, que de son temps on aimoit mieux mourir que d'être infidèle.

FRONTIN.

Oh bien, Mademoiselle, on aime mieux l'être aujourd'hui que de s'ennuyer un quart d'heure. La constance est devenue ridicule.

LISIDOR.

Fort bien, mon garçon; tu dis des merveilles.

ANGELIQUE.

Ridicule, tant qu'il vous plaira. Pour moi, je m'en piquerai toujours.

LISIDOR.

Vous me serez donc toujours fidèle?

ANGELIQUE.

Oui, si je vous le promets.

FRONTIN *bas*.

Bonne réponse!

LISIDOR.

Si vous me le promettez, dites-vous? Est-ce que vous balancez?

ANGELIQUE.

Plus que jamais, depuis que je fais que vous vous êtes promis à une autre.

LISIDOR.

Mais la personne à qui je me suis promis, consent que je lui manque de parole.

AN-

## ANGELIQUE.

Elle y consent ?

FRONTIN.

Oui, vraiment, & du meilleur de son cœur. Elle seroit même très-fâchée que Monsieur se piquât de la vieille mode. (*bas à Angélique.*) Répondez vivement.

ANGELIQUE.

Si cette personne est si complaisante, Monsieur, pourquoi lui faire un mystère de notre mariage, & me faire passer pour votre nièce ?

LISIDOR *après avoir un peu rêvé.*

Oh, pourquoi, pourquoi ? C'est que je ne veux pas qu'Isabelle soupçonne que je romps avec elle par inconstance. Cela pourroit la piquer & déranger mes mesures.

ANGELIQUE.

Vous la trompez donc ?

LISIDOR *en colère.*

Eh ! Morbleu, oui, je la trompe . . . mais sans la tromper . . . Car . . . si . . . dans le fond . . . étant d'accord pour la forme . . . vous entendez bien . . . elle & moi . . . nous nous réservons . . . Oh ! ma foi, vous êtes trop scrupuleuse.

FRONTIN *feignant d'être en colère.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir. (*bas à An-*

*gélisque.*) Courage, il ne fait plus ce qu'il dit.

LISIDOR *à Frontin.*

Que lui dis-tu ?

FRONTIN.

Je la gronde tout bas, par respect pour vous.

LISIDOR.

C'est bien fait. (*à Angélique.*) N'est-il pas vrai que si ? . . . Aide-moi, Frontin.

FRONTIN *à Angélique.*

Oui, Cela n'est-il pas vrai ?

LISIDOR.

Laisse-moi donc finir. N'est-il pas vrai, dis-je, que si je trompe Isabelle, c'est uniquement pour l'amour de vous, & que l'action du monde la moins honnête, devient louable pour une si belle cause ?

ANGELIQUE.

Ce discours est fort obligeant pour moi ; mais il ne détruit point mes scrupules.

LISIDOR.

Laiçons les scrupules aux petits esprits.

ANGELIQUE.

Vous prenez donc sur vous tout le mal que je puis faire en vous épousant ?

LISIDOR.

Oui, ma belle enfant ; je prens sur moi tout



ce qui peut blesser votre délicatesse. (*d part.*)  
 Jusqu'où nous mène la passion, quand elle est  
 la plus forte ?

ANGELIQUE.

Ce que vous venez de dire me rassure ; &  
 puisque vous persistez dans votre dessein ; je  
 cesse de vous faire des objections.

LISIDOR.

Ah ! Vous me charmez.

## S C E N E V.

LISETTE, LISIDOR, ANGELIQUE,  
 FRONTIN.

LISETTE.

**M**A Maîtresse m'envoie vous dire , Mon-  
 sieur , que son neveu vient d'arriver  
 céans , & vous demande si vous avez le loisir  
 de recevoir ses respects.

LISIDOR.

De tout mon cœur. Di-lui que je l'attens  
 avec impatience.

## S C E N E VI.

LISIDOR, ANGELIQUE, FRONTIN.

LISIDOR.

**O**N dit que c'est un jeune homme fort  
 aimable , & fort bien élevé.

H 4

FRON-

FRONTIN.

Je crois que vous en ferez content.

LISIDOR.

Isabelle m'en a fait un portrait très-avantageux qui m'a donné un grand desir de le connoître.

FRONTIN.

Il faudra, je crois, aussi que Mademoiselle Angélique fasse connoissance avec lui.

ANGELIQUE.

Très-volontiers.

LISIDOR.

Mon Dieu, cela ne presse pas.

## S C E N E VII.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISIDOR,  
ANGELIQUE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE *au Chevalier.*

**E**ntrez, je vous prie. (*à Lisidor.*) Vous voulez bien, Monsieur, que je vous présente mon cher neveu.

LISIDOR.

Vous me faites bien de l'honneur, Mademoiselle. En vérité, voilà un jeune homme de bon air.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

LISIDOR.

Et moi, le vôtre aſſûrément. (*à Isabelle.*)  
Souffrez auſſi, Mademoiſelle, que je vous  
présente ma chere nièce.

ISABELLE.

Voilà, ſans mentir, une Demoiſelle bien  
aimable.

ANGELIQUE.

Vous êtes bien obligeante, Mademoiſelle.

LISIDOR.

Elle eſt impatiente de vous embraffer. Per-  
mettez qu'elle ait cet honneur.

ISABELLE *embrasſant Angélique.*

C'eſt un vrai plaifir pour moi.

LISIDOR.

Je la mets ſous votre direction. Vous m'a-  
vez promis de l'honorer de vos conſeils.

ANGELIQUE.

Et moi, je vous promets, Mademoiſelle,  
que je me ferai gloire de les ſuivre.

ISABELLE.

Je crois que vous n'en aurez pas beſoin;  
mais ne les épargnez point, je vous prie, ſ'ils  
peuvent vous être utiles. Vous m'avez pro-  
mis auſſi, Monsieur, que vous prendriez  
ſoin de mon neveu; & je me flatte que vous  
tiendrez votre parole.

LISIDOR.

Il peut compter sur tous les bons avis que je ferai capable de lui donner.

ISABELLE *au Chevalier.*

Mon neveu, remerciez donc Monsieur.

LE CHEVALIER.

Monsieur, vous pouvez compter aussi sur toute la docilité & toute la reconnoissance que vous méritez de ma part.

LISIDOR.

Je me flatte que je serai très-content de vous.

LE CHEVALIER.

C'est de quoi je ne vous répons pas : mais vous aurez la bonté de me pardonner.

LISIDOR *à Isabelle.*

J'aime cette modestie dans un jeune homme. C'est le même caractère que ma nièce ; & vous ne la trouverez pas moins docile.

ISABELLE.

Je suis charmée de la voir, & de faire connoissance avec elle.

ANGELIQUE.

C'est une connoissance qui m'est bien précieuse ; & je vous supplie d'y joindre l'honneur de votre amitié.

LISIDOR.

Peut-on mieux répondre ? Il faut que je l'embrasse pour lui en témoigner ma joie.

ANGELIQUE *le repoussant.*

Mon oncle, dispensez-m'en, je vous supplie.

LISIDOR.

Mais, ma nièce, il n'y a point de mal à cela.

ANGELIQUE.

Pardonnez-moi, mon oncle.

LISETTE *d'Angélique.*

Voilà une nièce bien scrupuleuse ! Toute autre que Mademoiselle seroit persuadée qu'un oncle peut embrasser sa nièce sans conséquence.

ANGELIQUE.

Je ne suis pas si familière avec le mien.

ISABELLE *d'Angélique.*

Vous trouveriez donc mauvais que j'embrassasse mon neveu ?

LE CHEVALIER.

Oh ! Pour cela, oui, ma tante. Cela feroit rougir Mademoiselle ; & il faut épargner sa pudeur.

LISIDOR.

Un peu de patience. Quand nous aurons vécu quelque temps ensemble, tout s'arrangera, tout s'ajustera de manière, que nous n'aurons tous qu'une façon de penser.

ISA-

## ISABELLE.

Oui, oui, nous nous accoutumerons les uns aux autres, & nous nous passerons toutes nos petites foiblesses.

## LISIDOR.

C'est bien dit. L'indulgence réciproque est l'ame de la société. Permettez, Mademoiselle, que je fasse un petit présent à Monsieur, de trente actions que je viens d'acheter pour lui.

## ISABELLE.

En vérité, cela est trop généreux. Et voilà une attention digne de vous. Prenez, mon neveu.

## LE CHEVALIER.

Je n'oserois, ma tante.

## ISABELLE.

Je le veux absolument.

## LE CHEVALIER.

Je vous obéis.

ISABELLE *à Angélique.*

Et vous, Mademoiselle, recevez cet écran de pierreries : elles vous siéront mieux qu'à moi ; & j'étois impatiente de vous les remettre.

## ANGÉLIQUE.

Vous me rendez confuse ; & je n'oserois...

## LISIDOR.

Prenez, ma nièce ; vous désobligeriez Ma-  
de-

demoiselle , en la refusant. (*bas d'Isabelle.*) Je meurs d'envie de vous parler en particulier.

ISABELLE *bas d'Isidor.*

J'allois vous proposer la même chose. Lisette , conduisez la nièce de Monsieur à l'appartement qui lui est destiné.

LE CHEVALIER.

Vous permettrez aussi , ma tante , que j'aille prendre possession du mien.

ISABELLE.

Oui , mon neveu ; Frontin va vous y conduire. (*d'Frontin.*) C'est celui que ton Maître occupoit il y a cinq ans.

FRONTIN.

Oh ! Je le connois , je le connois. Venez, Monsieur , je vous menerai bien.

LE CHEVALIER *d'Frontin.*

Je n'ai pas peur de me méprendre en te suivant.

ISABELLE *au Chevalier.*

Nous vous rejoindrons dans un moment.

LE CHEVALIER.

Ne vous contraignez pas , ma tante. Je tâcherai de ne me point ennuyer.

SCE.

## SCENE VIII.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

**O**H ça, tout naturellement, entre nous, & sans complaisance, que pensez-vous de mon neveu?

LISIDOR.

Sur ma foi, sur mon honneur, c'est le plus aimable garçon qu'on puisse voir.

ISABELLE.

Vous me ravissez; mais là, tout de bon, en êtes-vous content?

LISIDOR.

On ne peut l'être davantage. Et de ma nièce, qu'en pensez-vous? Parlez-moi sincèrement, comme si vous parliez à vous-même.

ISABELLE.

Je vous assure que je suis charmée de votre nièce. Elle est belle; elle est polie; elle a tout-à-fait bon air; & je lui crois bien de l'esprit.

LISIDOR.

Elle en a comme un Ange. Plus vous la connoîtrez, plus vous l'aimerez. Du moins, voilà l'effet qu'elle a fait sur moi.

ISA.



ISABELLE.

Je n'en suis point surprise.

LISIDOR.

Je ne m'étonne point non plus que vous aimez tant votre neveu.

ISABELLE.

Le moyen de s'en défendre ?

LISIDOR.

On ne le peut pas. Ma foi, c'est une aimable chose que la jeunesse !

ISABELLE.

Rien n'est plus touchant, je vous l'avoue. Cela vous divertit ; cela vous amuse.

LISIDOR.

Oui, cela vous ranime, cela vous fait renaître. Tenez, quand je voi ma nièce, il me semble que je n'ai que vingt ans.

ISABELLE.

Et moi, quand je voi mon neveu, je suis aussi folle que quand je m'amusois avec une poupée.

LISIDOR.

Les pauvres enfans ! Ils méritent bien que nous leur donnions tous nos soins, toute notre attention, toute notre amitié.

ISABELLE.

Cela est vrai, au moins. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon neveu.

LI-

LISIDOR.

Et moi, que de ma nièce. Il faut que chacun de notre côté, nous leur, assurions notre bien.

ISABELLE.

Nous ne pouvons rien faire de plus raisonnable.

LISIDOR.

Rien de plus honnête.

ISABELLE.

Rien de plus généreux. Et quant à notre mariage . . .

LISIDOR.

Oh, notre mariage! . . . Il viendra, quand il pourra.

ISABELLE.

Je croi que le plus tard vaudra le mieux.

LISIDOR.

Ma foi, quand il ne viendrait point du tout . . .

ISABELLE *en souriant.*

Ce ne seroit pas un grand malheur, n'est-ce pas? Qu'en dites-vous?

LISIDOR.

Un grand malheur! . . . Je ne fai . . . si ce ne seroit pas un bonheur pour nous.

ISA-

ISABELLE.

Ecoutez . . . Cela pourroit bien être. Les choses changent de face, suivant les différens points de vûe.

LISIDOR.

Sans doute. Il y a telle chose qui paroît merveilleuse dans un temps, & qui n'est rien moins que cela dans un autre.

ISABELLE.

Nous ne sommes plus jeunes.

LISIDOR.

Ni plus guère aimables.

ISABELLE.

Nos feux sont bien refroidis.

LISIDOR.

Notre passion tire à sa fin. Le mariage acheveroit de l'éteindre.

ISABELLE.

De-là nous passerions à la froideur.

LISIDOR.

Et de la froideur à la haine.

ISABELLE.

Cela seroit affreux. Cette idée-là me fait frémir.

LISIDOR.

Pourquoi donc nous rendre malheureux ?

ISABELLE.

En effet ; ne sommes-nous pas encore nos maîtres ?

LISIDOR.

Oui. Et si nous nous marions une fois, cela tiendra malgré nous. C'est une terrible chose que le mariage.

ISABELLE.

Il m'épouvante, je l'avoue.

LISIDOR.

Eh bien, ne nous marions point.

ISABELLE.

Ce qui me fâche, c'est que nous avons des engagemens.

LISIDOR.

Ne peut-on pas les rompre ? On s'engage, on se dégage, on se rengage. Voilà le train du monde.

ISABELLE.

Et ce train-là est fort joli, fort amusant. Si on ne changeoit pas quelquefois, la vie seroit insupportable.

LISIDOR.

On se pendroit. Voici votre promesse, si je ne me trompe ?

ISABELLE.

Oui, je la reconnois. Et je crois que voici la vôtre.

LISIDOR.

Justement. Eh bien, que ferons-nous de ces paperasses-là ?

ISABELLE.

Eh mais . . . je ferai ce que vous voudrez.

LISIDOR *prêt à déchirer, en souriant.*

Hem ?

ISABELLE *de même.*

Hem.

LISIDOR *commençant de déchirer.*

Voyez-vous ce que je veuz faire ?

ISABELLE *de même.*

Très-bien. Voyez-vous aussi ?

LISIDOR.

Courage !

ISABELLE.

Ferme !

LISIDOR.

Je déchire au moins.

ISABELLE.

Et moi aussi.

LISIDOR.

Voilà qui est fait !

ISABELLE.

C'est une affaire finie.

LISIDOR.

Ma voilà bien soulagé.

ISABELLE.

Je me sens légère comme une plume.

LISIDOR.

Vous comprenez bien pourtant qu'il faudra sauver les apparences, & feindre que nous persistons.

ISABELLE.

Nous ferons courir le bruit que nous sommes mariés. Le croira qui voudra ! Peut-être y reviendrons-nous ; que fait-on ?

LISIDOR.

Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Sans adieu, ma bonne amie.

ISABELLE.

Jusqu'au revoir, mon bon ami. Car nous n'avons plus d'autre engagement que l'amitié.

LISIDOR.

Non, vraiment; & en tout cas, vous pouvez prendre un autre mari que moi. ]

ISABELLE.

Oh! Je veux mourir fille.

LISIDOR.

Et moi, garçon. C'est une affaire résolue. (*d part.*) Allons voir ma chere pouponne.

## S C E N E IX.

ISABELLE *seule.*

**G**Race à Dieu, me voilà libre; mais ce ne sera pas pour long-temps; & je ferai bien-tôt rengagée. Je nage dans la joye. Je ne me possède pas.

## S C E N E X.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

**O**H! oh, vous voilà de bonne humeur? Je croi que vous dansez?

ISABELLE.

J'en aurois bien envie.

L I S E T T E.

Et d'où vous vient cette saillie joyeuse ?

I S A B E L L E *avec transport.*

Tout est cassé, tout est brisé, tout est rompu. Quel bonheur ! Je suis maîtresse de mes actions.

L I S E T T E.

Que de belles choses vous allez faire !

I S A B E L L E.

Nous venons de nous expliquer Lifidor &amp; moi. Nous avons fait une exacte revue de nos sentimens l'un pour l'autre ; &amp; de la meilleure foi du monde nous nous sommes avoués que nous ne nous aimions plus.

L I S E T T E.

J'entens. Votre amour étoit si vieux, &amp; si cassé, qu'il n'en pouvoit plus.

I S A B E L L E.

Oui, le pauvre amour étoit tout usé, tout délabré.

L I S E T T E *appercevant les morceaux de papier.*

Je croi qu'en voici les pièces ?

I S A B E L L E.

Tu dis vrai. C'est tout ce qui reste de nos engagements.



## L I S E T T E.

Si bien que le Chevalier ne fera plus votre neveu ? Vous allez l'épouser publiquement ?

## I S A B E L L E.

Publiquement ! Cela me donneroit un ridicule qui me feroit mourir de honte. Et puis, veux-tu que je te dise ? J'aime le mystère ; il assaisonne le plaisir, & le rend plus durable.

## L I S E T T E.

Vous pensez délicatement. Mais à propos, j'oublois de vous dire que Monsieur Damon est dans l'antichambre, & qu'il demande à vous parler.

## I S A B E L L E.

Cet homme-là est né pour m'importuner. Que me veut-il ?

## L I S E T T E.

Vous allez l'apprendre de lui-même. Le voici.

## I S A B E L L E.

Retire-toi.

## S C E N E X I.

LISIDOR, DAMON, ISABELLE.

LISIDOR *à Damon.*

**O**ui, mon cher Damon; vous êtes mon ancien ami; mais vous me forcez à vous dire encore, que la plus grande preuve que je desire de votre amitié, c'est que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

DAMON.

Il y a des occasions, mon cher Lisidor, où nous devons nous faire un devoir essentiel de servir nos amis en dépit d'eux-mêmes; & je veux vous convaincre aujourd'hui que personne ne s'occupe plus vivement que moi de ce qui vous intéresse, aussi-bien que Mademoiselle.

LISIDOR.

Je vous ai déjà dit que je vous en dispense.

ISABELLE.

Et moi aussi. Mais quel est le sujet de ce beau compliment ?

LISIDOR.

Monsieur veut nous prouver qu'il nous aime,

me , en nous pressant de nous marier dès ce soir.

ISABELLE.

Ecoutez, mon cher Monsieur, vous me permettrez de vous dire une chose, en amie.

DAMON.

Quoi, Mademoiselle?

ISABELLE.

C'est qu'il y a vingt ans, tout au moins, que vous avez le talent de m'ennuyer.

DAMON.

Je vous suis obligé de la confidence. Je m'en doutois depuis long-temps.

ISABELLE.

Faites-moi donc la grace, une bonne fois, de prendre congé pour toujours,

DAMON.

C'est une grace que vous obtiendrez bientôt. Mais croyez - moi tous deux ; exécutez tout au plutôt les anciennes promesses que vous vous êtes faites l'un à l'autre , & ne vous occùpez que de cela.

LISIDOR.

Parbleu , nous avons bien d'autres affaires.

DAMON.

Celle-ci est la plus pressante.

LISIDOR.

La plus pressante ? Oh ! Je vous répons que non.

ISABELLE à *Damon*.

Nous savons mieux que vous ce qui nous presse le plus.

DAMON.

En un mot, Mademoiselle, & comme votre parent & comme votre ami, je ne puis approuver que vous différiez davantage à remplir vos engagements ; tout le monde les connoît ; tout le monde est bien assuré que rien ne peut plus s'y opposer ; & tout le monde va vous tympaniser, si vous balancez un instant.

LISIDOR.

Que tout le monde s'aïlle promener ! Nous ne dépendons que de nous-mêmes ; & nous ferons ce qui nous conviendra.

DAMON.

Vous le prenez tous deux sur cé ton-là ?

LISIDOR.

Oui.

DA-

DAMON.

Oh bien, il faut donc que je vous serve malgré vous-même ; & j'ai un moyen infail-  
lible de vous rendre tous deux raisonnables.

ISABELLE.

Raisonnables ! Je vous en défie.

DAMON.

Vous m'en défiez ! Entrez, Monsieur Subtil.

## SCENE XII.

*Mr. SUBTIL, LISIDOR, ISABELLE,  
DAMON.*

LISIDOR.

**Q**ui diable m'amène ici cet original-là ?

Mr. SUBTIL.

Mademoiselle & Messieurs, très-humble  
serviteur.

LISIDOR.

Que voulez-vous ?

Mr. SUBTIL.

Voilà un beau compliment que vous me  
faites, à moi, votre ancien ami ? A moi,  
qui

qui puis dire, sans vanité, qu'il suffit de me connoître pour m'estimer ; & que je suis connu des gens de la plus noble, de la plus haute, de la plus sublime volée ?

LISIDOR.

Je voi bien que vous êtes toujours le même.

Mr. SUBTIL.

Oui ; toujours gai, toujours vif, & toujours semillant.

LISIDOR.

Eh bien, Monsieur le Semillant, pour quelle affaire venez-vous ici ?

Mr. SUBTIL.

Pour une affaire qui vous remettra de bonne humeur. J'apporte un contrat de mariage à signer. Où sont donc les futurs époux ?

ISABELLE.

Que voulez-vous dire ?

Mr. SUBTIL.

On dit que le futur est un dégourdi, & que la future est belle au parfait, au sublime, au suprême.

LISIDOR.

Quel galimathias nous faites-vous ici ?

Mr.

Mr. SUBTIL.

Galimathias ; Monsieur ? Il n'y en eut jamais dans mes discours ni dans mes actes. Celui que j'apporte est dressé par moi-même ; & vous y sentirez toute la clarté, toute la précision, & toute l'éloquence de l'étude : car moi, je ne fais ce que c'est que de verbiager ; & j'ai le style coulant, sublime, énergique.

LISIDOR.

Savez-vous, Monsieur Subtil, que ma patience est à bout ? Au fait. De quoi s'agit-il ?

Mr. SUBTIL.

Du contrat de mariage de Monsieur le Chevalier de Bois-douillet & de Mademoiselle Angélique de Préfleury. (*à Damon.*) Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur, qu'ils avoient établi céans leur domicile ?

DAMON,

Du moins quant à présent.

Mr. SUBTIL *d Lisidor.*

Vous voyez que je ne viens pas à fausses enseignes. Je suis circonspect au parfait, au sublime, au suprême degré.

LI.

LISIDOR.

Mon pauvre Monsieur Subtil, vous êtes fou degré le plus haut, le plus parfait, le plus sublime.

Mr. SUBTIL.

Est-ce être fou que d'apporter un contrat de mariage à signer?

ISABELLE.

Le contrat de qui ?

Mr. SUBTIL.

De ladite Demoiselle Angélique, & dudit Sier Chevalier.

LISIDOR.

Qui vous a dit qu'ils vouloient se marier ?  
Qui vous a chargé de faire leur contrat ?

Mr. SUBTIL *montrant Damon.*

C'est Monsieur.

LISIDOR *à Damon.*

Vous ?

DAMON.

Moi - même.

ISABELLE *d Damon.*

Et sur quoi fondé, s'il vous plait ?

DAMON.

Sur leur inclination mutuelle, sur le desir  
qu'ils



qu'ils ont de s'épouser , & sur les promesses qu'ils se sont faites en ma présence.

ISABELLE.

Mon neveu ?

LISIDOR.

Ma nièce ?

DAMON.

Oui , votre nièce & votre neveu. Ils s'aiment passionnément ; ils m'en ont fait confiance ; & c'est moi qui les marie.

LISIDOR.

Je tombe des nues.

ISABELLE.

Je suis confondue.

## SCENE XIII.

*M. GRIFFARD, M. PATACLIN,  
LISIDOR, ISABELLE, DAMON,  
M. SUBTIL.*

M. SUBTIL.

**O**H, oh ! Voici deux de mes confreres !  
Bon jour, Monsieur, Griffard. Servi-  
teur, Monsieur Pataclin.

ISABELLE.

Que vois - je ?

LISIDOR.

Que veut dire ceci ?

M. SUBTIL.

Peut-on savoir ce qui vout améne ici Messieurs ?

M. GRIFFARD.

J'apporte le Contrat de Mariage entre Monsieur Lisidor & Mademoiselle de Préfleury.

M. PATACLIN.

Et moi , celui de Mademoiselle , ci-présente , & de Monsieur le Chevalier de Boisduillet.

LISIDOR à Isabelle.

Comment, morbleu, vous épousez votre neveu ?

ISABELLE.

Pourquoi non ? Vous épousez bien votre nièce.

LISIDOR.

Ah ! Je suis bien aise de savoir vos petites manœuvres , Mademoiselle.

ISABELLE.

Et moi , de découvrir les vôtres , Monsieur.

M. SUB-

M. SUBTIL.

C'est un coup fouré. L'aventure est plaisante, au sublime, au parfait.

LISIDOR *à M. Griffard.*

Et qui vous a dit d'apporter ici votre minute?

M. GRIFFARD *montrant Damon.*

C'est Monsieur.

ISABELLE *à M. Pataclin.*

Et vous, qui est-ce qui vous a prié de venir ici?

M. PATACLIN *montrant Damon.*

C'est Monsieur.

LISIDOR.

C'est Monsieur! Toujours Monsieur! Que le Diable emporte Monsieur! Par où, je vous supplie, avez-vous découvert nos secrets?

DAMON.

Par vous même. Ce neveu & cette nièce que vous vous êtes présentés l'un à l'autre, m'ont fait d'abord soupçonner vos intentions. J'ai dit à ces Messieurs, que je connoissois pour être vos Notaires, que vous m'aviez mis dans votre confidence; ils m'ont crû, & m'ont initié dans vos mystères. C'est moi qui les ai pressés de venir ici, leur faisant en-

tendre que vous n'aviez plus de raisons pour tenir vos mariages secrets.

ISABELLE.

Voilà un beau tour que vous nous jouez !

DAMON.

C'est un tour d'ami ; puisque je vous sauve la plus grande extravagance que vous puissiez faire l'un & l'autre.

M. SUBTIL.

Ma foi, cela est vrai au sublime.

DAMON.

Quand vous serez de sang froid, vous m'en remercierez. Croyez-moi, rentrez en vous-mêmes. Le moindre éclat vous expose à la risée publique. Prenez votre parti.

## S C E N E XIV.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE,  
M. GRIFFARD, M. PATACLIN,  
LISIDOR, ISABELLE, DAMON,  
M. SUBTIL.

ISABELLE *au Chevalier.*

**A**H, te voilà, perfide !

LISIDOR *à Angélique.*

C'est donc vous, petite traîtresse ?

LE

## LE CHEVALIER.

Ma tante . . . En vérité . . . . Je vous demande bien pardon.

## ANGELIQUE.

Mon oncle . . . Je vous a sûre . . . que je suis bien confuse . . .

## ISABELLE.

Comment, j'aurai donné mes pierreries à mon rival ?

## LISIDOR.

Et moi, mes actions à l'Amant de ma Maîtresse ?

## ANGELIQUE.

Cela n'est pas juste. Tenez, Mademoiselle, reprenez votre Ecrain.

LE CHEVALIER *d Lisidor.*

Monsieur, voilà vos actions.

## LISIDOR.

S'ils ne sont point fideles, ils sont honnêtes-gens du moins. Mais pourquoi nous avoir trompés ? Pourquoi consentiez-vous à nous épouser ?

## DAMON.

Par nécessité. Il ne suffit pas d'être jeune & aimable, il faut avoir de quoi vivre.

LISIDOR.

En seront-ils plus riches étant mariés ensemble? Qui est-ce qui fait votre fortune?

LE CHEVALIER & ANGELIQUE,  
*montrant Damon.*

C'est Monsieur.

LISIDOR.

Enfin, c'est Monsieur qui fait tout.

## S C E N E X V.

M. JOUFFLU, FRONTIN, LISETTE,  
LE CHEVALIER, ANGELIQUE,  
M. GRIFFARD, M. PATACLIN,  
LISIDOR, ISABELLE,  
DAMON, M. SUBTIL.

M. SUBTIL.

AH! Je croi que voici mon Confrere,  
Monsieur Joufflu! Encore un Notaire?  
Par ma foi, c'est la journée des brancards.

LISIDOR.

Que diable nous veut encore celui-ci?  
Pour quelle affaire venez-vous céars?

M. JOUFFLU.

Vous voyez les deux personnes qui m'ont  
prié

prié d'y venir. Ils ne veulent pas se marier sans la permission de leurs Maîtres, & sans les supplier de leur faire l'honneur de signer la minutte de leur Contrat.

LISIDOR.

Comment? Frontin & Lisette s'épousent?

ISABELLE.

Et qui est-ce qui vous donne de quoi vous marier?

LISETTE, & FRONTIN,  
*montrant Damon.*

C'est Monsieur.

LISIDOR.

Encore Monsieur? (*à Damon.*) Parbleu, vous faites bien des affaires en peu de temps!

FRONTIN *à Damon.*

Monsieur, vous aurez la bonté de signer le premier; car c'est de vous que nous tenons tout le bien que nous mettons en communauté.

DAMON.

Et, avec votre permission, s'il vous plaît, combien est-ce que je vous donne?

M. JOUFFLU.

Il est stipulé que le Sieur Frontin apporte mille écus en mariage.

DAMON.

Mille écus!

FRONTIN.

Hélas ! Ce n'est pas trop ; & je suis modeste.

M. JOUFFLU.

Et il reconnoît avoir reçu mille écus de la Demoiselle Lisette.

DAMON.

Comment diable ! Mais vous taillez en plein drap.

LISETTE.

Comme l'étoffe est bonne, nous nous sommes fait bonne mesure.

DAMON.

Je le vois bien. Mais je fais-bon de tout ; & je signerai.

M. SUBTIL *d'Isabelle, & à Lisidor.*

Oh ça, Monsieur & Mademoiselle, on dit vulgairement qu'il faut faire une fin. Voici la minutte de votre Contrat, que je garde depuis vingt-cinq ans ; elle est presque aussi usée que vos amours. Voulez-vous que je vous parle au vrai, au sincère, au naturel, sans ambiguïté, sans circonlocution ? Vous n'avez rien de mieux à faire que de signer cette minute.

DA.



DAMON.

Toutes fortes de raisons vous y obligent. Vous vous êtes égarés l'un & l'autre; rentrez dans le bon chemin; & priez ces Messieurs de garder le secret. Pour moi, je vous le promets sur mon honneur, si vous suivez mon conseil.

LISIDOR *à Isabelle.*

Eh bien, qu'en dites-vous?

ISABELLE.

Hélas! Tout ce que vous voudrez.

DAMON.

Vous n'avez rien à vous reprocher; la faute est égale. Allons, une bonne résolution.

LISIDOR.

Voilà qui est fait.

ISABELLE.

Je me rends.

DAMON.

C'n'est pas tout. Soyez généreux, je vous en donne l'exemple. Vous avez aimé ces jeunes-gens-ci. Vous tenez les dons que vous leur avez faits, & qu'ils vous ont remis: Avez-vous la dureté de les reprendre?

ISABELLE *prenant les actions de Lisidor.*

Tenez, Chevalier; gardez cela pour vous souvenir de la tendre Isabelle.

LE

LE CHEVALIER *lui baisant la main.*

Vous ferez toujours ma chere tante.

LISIDOR *reprenant l'écrain d'Isabelle.*

Voilà les pierreries, petite friponne; portez-les pour l'amour de moi.

ANGELIQUE.

Oui, mon cher oncle, je vous le promets.

DAMON.

Allons signer les nouvelles, & l'ancienne minute.

M. PATACLIN.

Mais, s'il vous plaît, que deviendront les nôtres?

LISIDOR.

On vous en fait présent.

M. GRIFFARD.

Et qui les payera?

LISIDOR *montrant Damon.*

C'est Monsieur.

DAMON.

Volontiers. Plût au Ciel que j'eusse assez de bien, pour rendre tout le monde heureux & raisonnable!

F I N.





